

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 659.—SAMEDI, 19 DECEMBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Le Dr Bétancès
délégué diplomatique en Europe

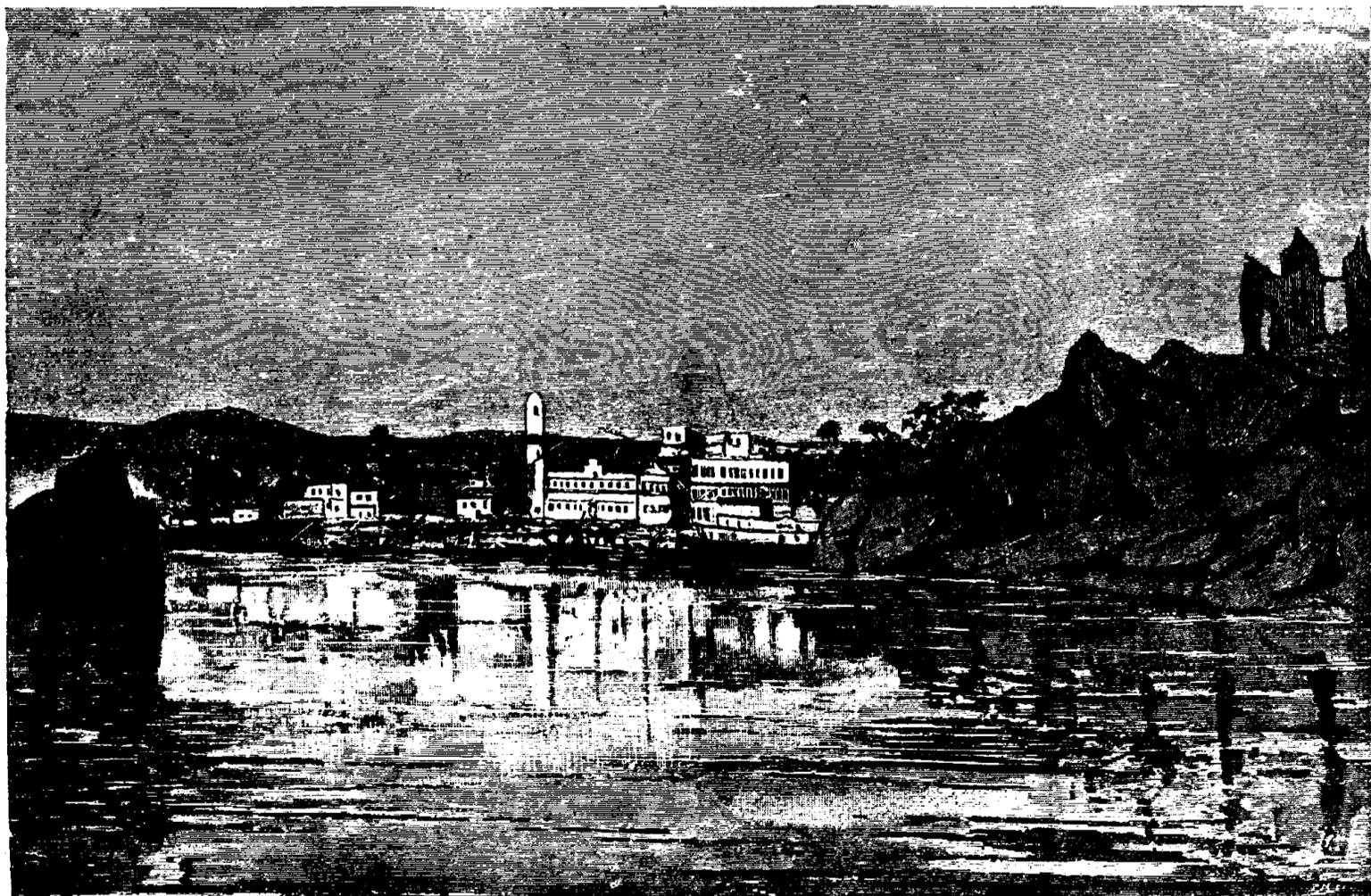


Matilde Agramonte y Varona
héroïne cubaine



M. Bétancourt, marquis de Santa-Lucia
président de la République cubaine

L'INSURRECTION DE CUBA.—QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX CHEFS



L'EXPEDITION ANGLAISE EN ÉGYPTE.—La ville d'Assouan et le Nil

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 19 DECEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Une fête aux huitres, par Benjamin Sulte. — Notice bibliographique. — Incendie du bloc Barron. — Poésie : Pourquoi s'appelle-t-il Léon XIII ! par J.-A. Caouette. — Nouvelle : Un grain blanc, par G. Pradel. — Renseignements divers. — Un quadruplette aquatique. — Lettre du Brésil, par Pedro B. de Boucherville. — L'insurrection cubaine. — Chez les étudiants en médecine. — Santa Claus. — Un proverbe arabe. — Courrier de la mode. — Récitations. — Devinette. — Choses et autres. — Feuilletons : Le trésor des Montagnes-Rocheuses ; La Veuve du Garde.

GRAVURES. — Quelques portraits des principaux chefs de l'insurrection cubaine : Le Dr Bétancés ; Mlle Matilde Agramonte y Varona ; M. Bétancourt, marquis de Santa-Lucia. — L'expédition anglaise en Egypte : La ville d'Assouan et le Nil. — Beaux-Arts : Rivaies (double page). — Portraits des hauts dignitaires de l'ambassade Russe à Paris. — Une quadruplette aquatique. — Gravure de mode. — Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



. Notre siècle est vraiment prodigieux.

Il y a à peine un an, un savant démontrait, à l'étonnement du monde scientifique, que la lumière pénètre les corps les plus opaques et que l'on pouvait voir à travers les pierres, les briques, les métaux, etc.

C'était la découverte des rayons X, ou Röntgen, du nom du savant qui a fait les premières expériences.

Trois mois plus tard, on les employait en chirurgie pour localiser les projectiles ayant produit des blessures, et aujourd'hui la médecine les utilise pour découvrir certaines maladies, dans le corps humain.

Cette découverte merveilleuse n'a cependant étonné personne, habitués que nous sommes à apprendre chaque jour que la science fait de tels progrès que les savants eux-mêmes ont peine à se tenir au courant.

Et, en effet, comment voulez-vous que notre génération puisse s'étonner d'une chose nouvelle, quand nous voyons se reproduire devant nos yeux, à l'aide

du cinématographe, une scène qui s'est passée à mille lieues de nous, et cela avec les mouvements des hommes, des animaux, des choses qui ont fait partie de cette scène.

Bien plus, en adaptant un phonographe à cet appareil, nous avons non seulement la reproduction des mouvements, mais encore celle de la voix des hommes, des cris des animaux, le bruit des flots qui se brisent sur les rochers, etc., etc.

Nous voyons se mouvoir et nous entendons parler un être qui peut être mort au moment où il est, cependant, encore plein de vie et de mouvement pour nous.

Ce n'est plus seulement le portrait calme, impassible, immobile, d'un disparu aimé que nous pouvons avoir, mais c'est aussi son timbre de voix, sa marche habituelle, les éclairs changeants de ses yeux, ses gestes, tout enfin.

Il ne manque que les couleurs, mais même en cela, nous n'avons pas longtemps à attendre, car les savants s'occupent de cette question de reproduction des couleurs par la photographie, et un savant français, M. Lippmann, a déjà obtenu des résultats si étonnants que l'on peut être certain d'arriver bientôt à la solution du problème.

On cherche aussi et on va trouver le moyen de téléphoner par les câbles transatlantiques. Personne n'ignore que la correspondance téléphonique par les grands câbles d'Europe en Amérique n'existe pas encore, par suite d'empêchements purement scientifiques, qu'un savant trouvera le moyen d'écartier sous peu.

Cet obstacle disparaissant, on pourra se parler de New-York à Paris, aussi facilement qu'on le fait maintenant de Montréal à Québec.

Quand on en sera arrivé là, croyez bien qu'on ne se reposera pas longtemps et que de tous les points de la terre on demandera à la science, les moyens de se voir, en même temps qu'on se parlera d'un monde à l'autre.

Et on y arrivera très vite, soyez en certains, tellement vite qu'il faut s'attendre à voir des appareils de ce genre à l'exposition de 1900, à Paris.

On se verra et on s'entendra donc à quelque distance que les correspondants puissent se trouver.

Les progrès accomplis depuis le commencement du siècle sont de sûrs garants de l'avenir scientifique.

On parle aujourd'hui de traverser l'Atlantique en cinq jours, mais, dans cinquante ou soixante ans, nos enfants riront des moyens primitifs que l'on emploie de nos jours. Dans cent ans, on ne parlera probablement plus de nos télégraphes, de nos chemins de fer, de nos téléphones. Dans cent ans, la vapeur, l'électricité seront de vieilles histoires ; on montrera nos locomotives et nos bateaux à vapeur comme des instruments barbares, comme preuves de notre manque de civilisation. On aura découvert d'autres moyens, d'autres agents, d'autres forces que nous ne soupçonnons même pas.

Voir l'intérieur du corps de l'homme ne suffira plus, on voudra savoir ce qui se passe dans son cerveau, on le verra penser et ses idées seront enregistrées. Le témoin ne pourra plus se parjurer, car sa pensée sera visible et si sa bouche dit une chose fautive, le juge constatera aussitôt de visu les révoltes de sa conscience.

On verra... que ne verra-t-on pas ? La lune et Mars n'auront plus de secrets pour la terre, les habitants de ces mondes se verront et correspondront entre eux, car il faudrait être fou à lier pour supposer que ces points lumineux que nous voyons graviter dans l'espace, ne sont pas habités.

Comparez le présent au passé, et vous comprendrez les progrès réalisés.

Aujourd'hui, les magasins des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine sont mieux éclairés que ne l'étaient les palais du roi-Soleil, Louis XIV ; le plus humble artisan voyage aujourd'hui plus vite et avec plus de confort que ne le faisaient les grands seigneurs, il y a deux cents ans. Le fusil à pierre des soldats de Napoléon Ier nous paraît ridicule, et si nous ne savions pas les exploits qui l'ont illustré, nous douterions de son utilité.

Ainsi va le monde, et la science, née du siècle dernier, a transformé la vie sociale à tel point qu'aucune

autre époque n'est comparable à la nôtre, sous ce rapport.

Mais avec tout ce progrès matériel, direz-vous, l'homme est-il devenu meilleur ? Oui, certainement oui, nous sommes supérieurs sous tous les rapports à nos aïeux d'il y a trois ou quatre cents ans, de même que nos descendants vaudront très probablement mieux que nous.

C'est l'instruction qui produit ces résultats, mais comme c'est là un sujet qui peut mener loin, je me contente de le clore en citant ces mots de Bossuet : " La science est la lumière de l'entendement, le guide de la vérité, la compagne de la sagesse."

Étudions donc, étudions toujours.

. Dans un tout autre ordre d'idées, voyez ce que vingt-cinq ans ont produit à la France de progrès coloniaux.

Il y a un quart de siècle—déjà ! comme le temps passe vite—la France n'était guère plus riche en colonies que le Danemark, mais depuis le domaine de notre mère-patrie s'est accru dans des proportions énormes et avec une rapidité qui n'a d'exemple dans l'histoire d'aucun peuple, sans en excepter l'Angleterre.

Les colonies françaises qui avaient à peine un demi-million d'habitants en 1870, en ont actuellement trente million et leur superficie représente maintenant dix-sept fois le territoire de la France.

En vingt-cinq ans le domaine colonial français a plus que décuplé son étendue et augmenté soixante fois sa population.

En un quart de siècle, la République a fondé un empire qui dépasse en étendue non seulement les conquêtes et les acquisitions réunies de Henri IV, de Richelieu et de Colbert, mais leurs plus audacieuses espérances.

. Nos émigrés qui sont allés chercher fortune au Brésil et qui n'y ont trouvé que la misère, vont revenir à nos frais.

Ce n'est pas un reproche, mais il faudrait profiter de cette exemple malheureux pour ne pas retomber plus tard dans la même faute.

Il y a longtemps que l'on dépense de l'argent pour rapatrier beaucoup de nos gens qui s'en vont courir les aventures au loin et qui se plaignent ensuite de ne pouvoir vivre dans les pays qu'on leur avait dépeints comme des Eldorados.

La place ne manque cependant pas au Canada.

. Je parlais l'autre jour de l'Allemagne et du Rhin, je ne me souviens plus exactement à propos de quoi, et à ce sujet je reçois une lettre d'un de mes lecteurs de publier dans le MONDE ILLUSTRÉ " le Rhin allemand," de Alfred de Musset.

Mon correspondant sera satisfait, je crois, en lisant en même temps les strophes de Becker qui ont motivé la pièce de vers du grand poète français :

LE RHIN ALLEMAND
(Strophes de Becker)

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoi qu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides ;

Aussi longtemps qu'il coulera paisible, portant sa robe verte ; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots ;

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuvont de son vin de feu ;

Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant ; aussi longtemps que les hautes cathédrales se reflèteront dans son miroir ;

Ils ne l'auront pas, notre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées ;

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à

ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues.

A ce chant de guerre, Alfred de Musset répondit par les vers suivant :

RÉPONSE AU CHANT DU RHIN ALLEMAND

Nous l'avons eu, votre Bhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Effacera-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux, marqué dans votre sang ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condée triomphant
A déchiré sa robe verte ;
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Que faisaient vos vertus germaniques,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines ?
Où tomba-t-il alors, ce dernier ossement ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles, assurément,
Ont mieux gardé notre mémoire,
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée ;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Etiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand ;
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement ;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

* * Trouvé dans un journal de Montréal : " Mlle Albina X... a fait cadeau à son père, dernièrement, de son portrait au crayon, peint de sa main."

Un portrait au crayon, peint, que diable cela peut-il bien être ?

Cela me rappelle la phrase légendaire d'un romancier, genre Montépin : " Sa main était froide comme celle d'un serpent."

FÊTE AUX HUITRES

L'Institut Canadien-Français d'Ottawa célébrait, l'autre jour, la Sainte-Catherine, avec son entrain accoutumé. C'est une fête aux huitres dont l'origine remonte à trente ans, alors que les bureaux du gouvernement furent transportés de Québec à Bytown. L'Institut avait déjà treize ou quatorze ans d'existence, ce qui fait que 1902 marquera le cinquantième anniversaire de sa fondation. Tout y fonctionnait à merveille, au grand honneur des membres—mais la Sainte-Catherine et les bivalves du golfe Saint-Laurent n'y avaient pas encore été introduites. Ce fut notre première contribution à cette belle œuvre nationale.

Il paraît que les anciens citoyens de la jeune capitale n'avaient pas contracté l'habitude d'ouvrir les huitres au couteau pour s'en régaler séance tenante, comme la chose se pratique dans la province de Québec, aussi lorsque les nouveaux venus, attablés avec eux à l'Institut, l'automne de 1866, se mirent à espérer les mollusques et à les engloutir toutes vivantes

Dans leurs vastes réservoirs,

la surprise de ceux qui ne connaissaient pas cette récréation et ce genre de travail nous amusa-t-elle beaucoup. Il fallut que chacun de nous adoptât un Outaouayen pour le nourrir durant la soirée.

Je chantai en cette occasion :

N'ayons qu'un seul mets
Ce soir sur la table :
Pour de fins gourmets
L'huitre est délectable.
Bon, bon !
La faridondaine,
Gai, gai !
La faridondé.

L'année d'ensuite, tous les membres de l'Institut étaient initiés et l'on maniait avec ensemble la lame d'acier en fer de lance.

Blain de Saint-Aubin composa la chanson de rigueur. Ecoutez-le :

Sur les huitres faire un poème
Serait rude chose, ma foi !
J'ai bien prouvé que je les aime,
Et tous vous dites comme moi.
L'huitre n'a, malgré tous ses titres,
Qu'une fourchette en son blason.
Mes amis, demandez des huitres
Pour voir si nous avons raison.

Plus tard, avec Blain, nous avons eu J.-A. Bélanger, Samuel Benoit, Pascal Poirier, Alphonse Lusignan et autres, tous amateurs d'huitres et faiseurs de chansons. Et Charles Christin, l'un des premiers rimeurs de cette joyeuse pléiade, que dit-il ? Ecoutez :

Relatons une fête aux huitres,
Fête, si jamais il en fut.
Nous étions là quarante arbitres,
Dans la salle de l'Institut.

Chacun fit ce qu'il savait faire :
Monsieur Chabot fit un discours,
Richard a bien voulu se taire,
Valade fit des calembourgs.

Sulte a redit la chansonnette
Qu'il fit pour cette occasion.
Les uns disent qu'elle est bien faite.
D'autres taisent leur opinion.

J'espère que ceux que je nomme
Et que je scie à tour de bras,
Me diront tous comme un seul homme :
—Jean, nous ne vous en voulons pas !

Et ainsi de suite pendant des années, si bien que nos banquets sont courus et que, dans la ville d'Ottawa, à Hull, à la Gatineau, " personne n'en est ignorant."

Vers 1872, Joseph Tassé, de *La Minerve*, régularisa la fête aux huitres, lui donna une constitution propre et lui promit une longue existence. Ce dernier point ne fait plus de doute aujourd'hui.

Nous avons une classe d'invités qui contribuent à relever le ton de ces agapes—premiers ministres, magistrats, députés, échevins, banquiers, marchands et visiteurs de distinction lorsqu'il s'en trouve, ce qui arrive souvent à Ottawa. Le décorum est parfait. La musique, les chansons, les discours (car il y en a) tout est réglé d'avance et marche avec ordre, c'est pourquoi cette soirée annuelle n'a absolument rien de banal.

Sur douze chansons que j'ai écrites en ces rencontres, je vous en passerai six pour le prochain numéro du MONDE ILLUSTRÉ. Elles suffiront à faire comprendre nos faits et gestes. C'est bien dommage que je ne puisse y ajuster les airs, car dans ce cas, vous arriveriez presque à goûter la saveur des huitres !

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Le *Monde Moderne*, de Paris, achève sa deuxième année avec le numéro de décembre, que nous venons de recevoir. Plus de 3,000 gravures ont été publiées, accompagnant des articles d'un intérêt soutenu. A son quatrième volume, la collection de cette revue de luxe forme déjà la plus curieuse des encyclopédies.

Notre estimable collaborateur, M. Régis Roy, est inépuisable autant qu'infatigable. En même temps qu'il poursuit dans nos colonnes, la publication du *Cadet de la Vérendrye*, il vient de publier chez les éditeurs Beauchemin et Fils, de Montréal, une plaquette contenant une farce en un acte : *Consultations gratuites*, et un dialogue comique : *Le Sourd*, qui semblent appelés à un réel succès.

* *

Le libéralisme-catholique et les élections du 23 juin.—Par C. Lapatrie.

Sous ce titre a été récemment publiée, à Québec, une brochure d'environ quatre-vingt pages, exposant avec beaucoup de vérité d'expression et de force de logique quel rôle a joué l'erreur doctrinale du libéralisme-catholique dans nos dernières élections fédérales. Cette étude est remplie d'excellents aperçus propres à guider l'opinion dans l'appréciation de cet important événement de notre histoire politique. Nous en recommandons la lecture à tous ceux qui ont à cœur d'être exactement renseignés. On l'obtient en s'adressant à l'auteur, 28 rue Couillard, à Québec, ou chez tous les principaux libraires.

* *

Un manifeste libéral, par P. Bernard.—Tel est le titre d'une longue et puissante étude, de près de cinq cents pages, formant une réponse victorieuse à la brochure de M. David, *Le Clergé Canadien*, dont nous nous étions trouvés dans l'obligation de blâmer nous-mêmes l'esprit, il y a déjà quelque temps.

On assure que le pseudonyme P. Bernard dissimule la personnalité de trois prêtres parmi les plus distingués de l'archidiocèse de Québec. Quoi qu'il en soit à cet égard, une chose est certaine, c'est que ce travail, rédigé pourtant à la hâte, en réponse à la virulente sortie de l'écrivain montréalais, est un puissant réquisitoire et un arsenal complet d'armes propres à démolir tous les sophismes que l'auteur de *Un manifeste libéral* a voulu combattre.

Le clergé canadien est justement vengé de toutes les imputations qui avaient été faites contre lui et l'intégrité de son caractère rétablie sur les bases fermes de la logique et des faits. Quant à la question des écoles de Manitoba, à laquelle est consacrée entièrement la seconde brochure (300 pages), elle ne pouvait être exposée sous un jour plus limpide ni plus vrai. Il suffit de parcourir ces pages, où le narré historique se trouve appuyé des documents authentiques, pour acquérir une notion exacte de tout ce grand problème politique et religieux, jusqu'à date.

L'éditeur, M. Léger Brousseau, de Québec, a fait une superbe édition de cet ouvrage, qui suffirait à lui seul, même sous tous les beaux travaux qui sont déjà sortis du même atelier, pour faire une réputation enviable à cette maison d'imprimerie.

Malgré cela, le prix d'achat est modique : une soixantaine de cents. Nous sommes convaincus que cet ouvrage fera bientôt partie de toutes les bibliothèques d'hommes sérieux.

INCENDIE DU BLOC BARRON

(Voir gravure)

De nouveau, Montréal vient d'être visité par un terrible incendie. Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, vers 7.30 du soir, une alarme triple appelait toute la brigade rue Saint-Jacques, près du bureau de poste. L'immense bloc Barron était en feu et les flammes jaillissaient du toit et des fenêtres, menaçant de se communiquer aux édifices voisins, malgré qu'il n'y eût aucun vent. Tous les efforts des pompiers n'ont réussi qu'à sauver ces édifices presque intégralement. Le bloc Barron a brûlé de fond en comble. Les pertes sont d'un demi-million de piastres.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté elle suit en aveugle, ponrvu qu'elle en entende le nom.—BOSSUET.

POURQUOI S'APPELLE-T-IL LÉON XIII ?

" Vicit Leo de tribu Juda."

Avant de ceindre au front la tiare de Pierre,
Le saint pontife, un soir, en fermant sa paupière,
Vit en songe un combat noble et mystérieux :
Treize monstres sans nom se disputaient l'arène,
Quand soudain un lion—agrandissant la scène—
Surgit et terrassa les lutteurs furieux !

Puis un ange apparut et lui tint ce langage :
" L'arène que tu vois, est du monde l'image ;
Les treize monstres sont les superstitions
Qui troublent de nos jours les âmes les plus fières ;
Le lion, c'est l'esprit dont les vastes lumières
Brilleront comme un phare aux yeux des nations ! "

Il faut un talisman à mes luttes sans trêve,
Se dit alors le pape, en face de ce rêve :
Léon XIII sera mon nom de souverain.
Sous le regard de Dieu, le premier dans la lice,
Je combattrai l'erreur, le préjugé, le vice
Qui sapent dans sa fleur la tige du bon grain.

Le Saint-Père planant comme un aigle qui vole,
Peut déjà s'appliquer la divine parole :
" Vicit Leo de tribu Juda."

Où, le lion de Rome a terrassé le schisme ;
Et les peuples ont foi dans le catholicisme
Que le sang des martyrs féconda !

J. B. Caouette

UN GRAIN BLANC

Voulez-vous une histoire vraie, lecteur ?
Elle n'est point gaie, cette fois. Elle est grosse de tristesses et de larmes.

Mais tous les faits qu'elle relate sont exacts.

Ceci se passait...

Peu importe sur quel point du globe.

C'était en pleine mer.

Au milieu d'un cercle formé par l'horizon visuel, la frégate *la Clorinde* se tenait immobile.

Depuis de longs jours, de longues nuits, elle demeurait à la même place, inerte, par un de ces calmes plats que l'on rencontre avec désespoir sous les tropiques. Un de ces calmes qui durent quinze jours, un mois, souvent plus.

Affaissée sur elle-même, rampant dans des tristesses mornes, elle attendait la brise.

Les grandes voiles blanches pendaient tristement aux mâts, qu'une large houle faisait osciller avec des amplitudes aussi lentes qu'énormes.

Sur le pont, les matelots dormaient, allongés contre les bastingages, accablés par la lourdeur de l'atmosphère.

L'officier de quart se promenait seul, ne se donnant

même pas la peine de dissimuler de formidables bâillements.

A huit heures du soir, un lieutenant de vaisseau vint le remplacer et prit, pour jusqu'à minuit, le commandement du navire.

Au même instant, un officier supérieur parut sur le pont.

C'était le commandant de *la Clorinde*.

M. B... ne le désignons que par cette initiale, il existe encore à l'heure qu'il est,—jeta un coup d'œil expert sur la voilure, le coup d'œil du maître, et s'adressant à l'officier :

—Votre matelot d'avant est-il de quart avec vous, Henri ?

—Oui, mon père... oui, commandant, répondit le lieutenant, en se reprenant aussitôt, à un regard sévère de M. B... Mon frère vient de monter.

—Vous ne vous habituerez donc jamais, reprit le commandant d'un ton dur, à ne pas m'appeler ainsi ? A bord, le père n'existe plus. Il n'y a, il ne peut y avoir que le commandant.

—C'est vrai, je le reconnais, vous avez raison ; mais ni moi ni mon frère nous ne pouvons nous y faire ! Il nous semble que, si le respect que nous vous devons gagne à ce titre, notre affection y perd quelque chose.

M. B... ne répondit pas à ces derniers mots, prononcés avec un accent plein de tendresse, et, revenant aux questions de service :

—Raoul est à l'avant ?

—Oui, commandant ; voulez-vous que je l'appelle.

—C'est inutile. Faites carguer tout ; gardez simplement le grand hunier au bas ris et surveillez l'horizon de vos jumelles. Servez-vous des miennes ; elles sont meilleures. Si le temps se couvre d'un côté, défilez-vous bien du grain... ou plutôt faites-moi prévenir.

—Oh ! commandant ! il n'y a pas un souffle dans l'air ; pas une folle brise ! La houle même s'aplanit. Vous pouvez bien reposer en paix, mon père, vous veillez tant depuis quelques nuits.

—Encore, fit-il, malgré tout ce que je puis vous dire ? La mer est bien calme, mais le temps est changé. Je le sais, je le sens. Les baromètres se livrent à une véritable danse de Saint-Guy. Ils sautent de vingt millimètres à l'heure. Hier, ils avaient dépassé le beau fixe, ils sont maintenant tout près de tempête. Celui de la galerie ne sait plus où il en est. Carguez... carguez !...

Et le commandant B... rentra sous la dunette, tandis que son fils aîné faisait exécuter les manœuvres usitées en pareil cas, et prenait les précautions les plus minutieuses.

La frégate retomba dans son inertie.

Un élève vint seulement retrouver l'officier de quart. C'était le fils cadet du commandant de *la Clorinde*. Les deux frères se mirent alors à arpenter le pont en roulant force cigarettes.

Ils étaient tous deux sortis du vaisseau-école le *Borda*, à cinq ans d'intervalle. L'aîné, outre une campagne dans les mers de Chine, avait déjà navigué avec

son père. Le second débutait. Un ordre spécial du ministre de la marine, ami de M. B... avait réuni les deux frères à bord de *la Clorinde*.

M. B... disait hautement que ce qui perd les officiers, c'est un début trop facile. Aussi avait-il tenu à éviter toute douceur à ses deux fils, et il ne s'en faisait pas faute. Pour eux, il était plus sévère et plus exigeant que pour tout autre officier du bord. Ce n'était pas que, pour ses enfants, il n'éprouvât une affection profonde. Certainement il les aimait, il en était fier, il veillait sur eux ; leur mère les lui avait tant recommandés ! Mais, avant tout, il voulait que ses fils devinssent des marins hors ligne, des hommes de fer ; aussi les faisait-il constamment travailler et trimer dur. Eux trouvaient la chaîne par trop lourde. Le plus jeune surtout, un enfant de dix-neuf ans, un peu mince, un peu faible. Mais, à bord, on a tellement le sentiment du devoir que jamais les ordres les plus sévères les plus pénibles n'avaient soulevé un mur, mure ou une observation de la part de l'un des deux frères.

Les heures se traînaient, lentes et tristes. *La Clorinde* n'avait pas bougé, la voilure, serrée de près, ne laissait que le grand hunier au bas ris et le plus petit des focs. La nuit n'avait point apporté de fraîcheur ; l'air, écrasant, raréfié, semblait s'alourdir encore, et nul bruit dans l'immensité ne venait troubler ce solennel silence.

Fatigués de leur insipide promenade, les deux frères s'étaient assis sur le bastingage qui domine le ban de quart, attendant la fin de ces quatre heures interminables. Ils s'étaient tus et demeuraient plongés dans une rêverie profonde.

Une brise chaude et chargée vint tout à coup leur brûler la figure. Ils furent debout d'un bond ; l'élève s'élança vers le gaillard d'avant.

Tout au fond du ciel, dans le lointain le plus perdu, l'horizon prenait une teinte d'encre, les baromètres ne s'étaient pas trompés.

C'était un grain, un grain blanc, et il fondait sur la frégate avec la rapidité de la foudre.

—Timonier, prévenez le commandant !

Le matelot n'eut pas le temps de pénétrer sous la dunette. M. B... était déjà sur le pont. Il prit la place de son fils sur le banc de quart.

—Bâbord la barre ! ordonna-t-il d'une voix tonnante.

—Elle y est toute, commandant.

Une avalanche de pluie et d'eau salée, une trombe furieuse s'abattit sur *la Clorinde*. Le vent, hurlant, féroce, tordit les plus gros cordages, la mâture craqua avec un bruit sinistre ; et la frégate, prise de côté, se coucha tout de son long, comme le gladiateur blessé qui voit venir la mort. Durant une minute, éternelle, elle demeura engagée. Mais elle se releva toute fière, hautaine, et, emportée par l'ouragan, s'enfuit, balayant les lames.

Un soupir profond s'échappa de la poitrine de M. B... *La Clorinde* était sauvée.



GÉNÉRAL FREDERICKSZ
Attaché militaire



M. DE GIERS
Chancelier



M. DE MOHRENHAIM
Ambassadeur



M. NARISCHKINE
Premier secrétaire



PRINCE TROUBETZKOÏ
Attaché

LE HAUT PERSONNEL DE L'AMBASSADE DE RUSSIE A PARIS

—Droite la barre !

Et la frégate, pareille à un cheval éperonné, reprit sa course plus violente.

Deux voix couvrirent les hurlements de la tempête.

—Un homme à la mer à bâbord !

—Un homme à la mer à tribord !

Une lame, inondant *la Clorinde* de poupe en proue, venait d'enlever deux matelots. Le timonier de veille, d'un coup de hache, coupa l'amarré de la bouée de sauvetage qui s'abattit dans l'eau en fusant, et en lançant une lueur sinistre.

Les officiers, montés sur le pont, regardèrent du côté du banc de quart, attendant avec anxiété un ordre du commandant.

M. B... détourna la tête.

Devant Dieu, devant l'Etat, devant lui-même, il répondait de tout cet équipage qui lui avait été confié. En essayant un sauvetage inutile, il sacrifiait inutilement d'autres existences. Les deux matelots étaient condamnés.

...*La Clorinde* continuait sa marche.

Raoul s'avança alors.

—Mon père, commandant, pour l'amour de Dieu, mettez en panne.

—Taisez-vous, monsieur, répondit M. B., retournez à l'avant.

—Mon père, je suis de quart. On dira que vous avez voulu épargner votre fils, que vous avez sacrifié deux de vos matelots. Mon père, vous me déshonorez !

—La barre dessous, aux grands bras du grand hunier ! Amène la baleinière de sauvetage ? ordonna enfin M. B..

Les canotiers étaient déjà à leur poste. Ces braves gens n'avaient pas attendu un ordre pour se précipiter au secours de leurs camarades... Raoul se jeta à son tour dans la baleinière, et la frêle embarcation commença à descendre des porte-manteaux pour se mettre à flot. Un instant plus tard, elle quittait les flancs de la frégate.

—Débordez avec les avirons ! ferme ! hardi, garçons, pour les autres et pour Dieu !

Il n'acheva pas. Une vague énorme l'enveloppa comme d'un linceul et broya le fragile canot contre le plat-bord de *la Clorinde*.

Les cris des hommes couvrirent encore les sinistres détonations de la tempête. Ils se défendaient contre les lames, ils luttèrent, ils appelaient à l'aide !

Henri s'était déjà élancé dans une autre embarcation.

—Je vous le défends, s'écria M. B... Henri, rentrez, rentrez, je vous l'ordonne !

—C'est mon frère, commandant, il se noie... A moi dix hommes !

Il s'en précipita cinquante escaladant les bastingages.

—Assez ! assez ! cria le lieutenant.

Et la seconde embarcation descendit le long du bord.

La mer l'enleva comme un fétu et la broya comme la première. Elle n'eut même pas le temps de déborder.

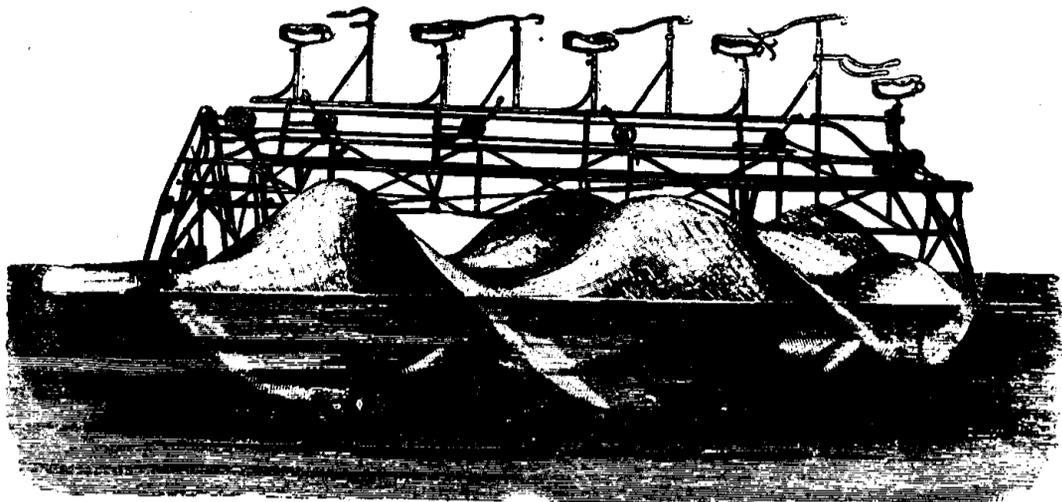
M. B..., cramponné au banc de quart, cherchait dans ce déchirant tumulte les cris de ses enfants qui mouraient là, tout près de lui. Il se penchait sur l'abîme, tâchant de deviner dans ces ombres indécises le corps de ceux qui allaient disparaître pour toujours... L'aumônier, à genoux sur la dunette, pria avec ferveur, implorant le Dieu de miséricorde et de pardon. La tempête seule répondait à sa voix, soulevant des lames plus furieuses encore. Alors, se retenant à grand peine à la rembarde, il étendit la main et bénit ceux qui allaient mourir.

—Mes enfants, cria-t-il de toutes ses forces, mourez en paix, victimes du devoir. Je vous absous. Dieu vous pardonne !

Une vague plus effrayante que les autres faillit l'emporter lui-même.

Les officiers entouraient le commandant, en l'implorant.

Désespéré, retenant un horrible sanglot, le cœur broyé, il secoua la tête. Ses deux fils ! tous les deux ! il les perdait ! Il entendait encore leurs dernier



LES INVENTIONS NOUVELLES.—UN QUADRUPLETTE AQUATIQUE

cris !... et lui était interdit de chercher à leur porter secours. Bien plus, rester en panne compromettrait le sort de *la Clorinde*. Il fallait, de par le devoir, s'éloigner, continuer sa route !...

—La barre dessous ! ordonna-t-il d'une voix étranglée. Aux grands bras du grand hunier !

La Clorinde reprenait sa course, fuyant de nouveau devant la tempête et abandonnant, loin derrière, ceux qui étaient condamnés sans espoir.

La mer se refermait sur eux...

Au retour en France, abandonnant *la Clorinde*, le commandant B... retrouva la malheureuse mère. Il n'eut pas un mot, pas une larme.

Elle, la mère ! elle ne put prononcer qu'une parole au milieu de ses sanglots :

—Tous les deux !...

GEORGES PRADEL.

RENSEIGNEMENTS DIVERSES

Pédalons, mes frères :

Le révérend H. Leeper, curé de Saint-Peter, à Plymouth, est un fervent de la pédale.

Il a inauguré, dimanche, un office spécial pour les cyclistes. La cérémonie a débuté par une procession à bicyclette, le pasteur en tête pédalant ferme jusqu'à l'entrée du temple. Là on mit pied à terre et le révérend parla ainsi :

« La corporation des cyclistes sera bénie du Seigneur, si elle pratique l'esprit de charité. Quand le pneu d'un de vos compagnons est crevé, assistez-le pour réparer sa machine. Faites ainsi comme le bon Samaritain !

« Obéissez aux règlements même très durs, comme ceux, par exemple, qui ordonnent d'éclairer vos lanternes quand vous voyagez la nuit.

« N'écrasez pas les passants, ne les insultez pas, et assistez régulièrement aux services divins, afin de mériter le ciel. »

Un Européen, résidant à Shanghai, raconte—c'est le *Journal des Débats* qui le dit—que les Chinois, au moment de partir en guerre contre le Japon, ne doutaient pas de leur victoire.

Des racontars invraisemblables circulèrent dès le début de la campagne. On prétendait que la flotte japonaise avait été anéantie au premier choc, grâce à la ruse suivante : les Chinois avaient entouré quelques centaines de cruches en terre très légère de vessies de porc où étaient peintes des têtes humaines. Ils les avaient ensuite jetées à la mer à proximité de la flotte ennemie.

Les Japonais, croyant avoir affaire à des nageurs, avaient reçu ces mannequins à coups de fusil. Une fois leurs munitions épuisées, les Chinois s'élançant à l'abordage, s'étaient livrés à un vrai massacre.

Malgré cet exploit, il restait encore quelques navires aux Japonais. Il fallait trouver un nouveau stratagème. Ce fut bientôt fait.

Les Chinois lancèrent à l'eau de longues cannes de

bambou remplies de guêpes vivantes. Les Japonais, croyant deviner des torpilles perfectionnées, les repêchèrent pour les examiner de plus près. Les guêpes s'échappèrent et jetèrent le désarroi parmi eux.

Les Chinois, qui se tenaient à quelque distance, fondirent alors sur leurs ennemis et les exterminèrent jusqu'au dernier !

A défaut de science militaire, on ne saurait refuser aux Célestes une imagination exubérante !

Un écrivain d'outre mer, comme beaucoup d'autres, a cherché à résoudre la question des servantes, partout fort rares. Sa théorie a au moins pour elle le mérite de l'originalité, en même temps qu'elle attaque la question à sa racine. « Quelqu'un, se demande-t-il, peut-il me dire pourquoi, quand le Créateur forma Eve d'une des côtes d'Adam, il ne lui fit pas en même temps une servante ? Parce que Adam était attentif à son épouse ; s'il avait un bas à faire repriser, un collet à faire coudre ou un gant à raccommoder, il n'arrivait pas en se lamentant et demandant cela « de suite, sans délai. »

Il ne passait pas tout le jour à lire les journaux, pour alors demander, en s'étirant l'arrosage et en baillant. « Est-ce que le souper n'est pas encore prêt, ma chère ? » Non, tel n'était pas Adam.

Mais il faisait le feu, mettait lui-même la théière dans le fourneau, et, nous présumons, il arrachait les raves, pelait les bananes et rendait tous les services possibles. Il ne dédaignait pas de traire les vaches, de jeter la nourriture aux volailles et de prendre soin de la porcherie.

Il ne restait pas jusqu'à onze du soir dans les assemblées de quartiers ou de faubourgs, pour acclamer un candidat honni, et n'arrivait pas en grondant sa pauvre Eve, qu'il aurait trouvée en larmes.

Il ne cherchait pas ses amusements à jouer le billard, à conduire de fins coursiers et n'étouffait point Eve de la fumée de son cigare. On ne le voyait point flâner au coin des rues ou à la porte des épiceries, pendant que Eve, triste et seule au foyer, balançait le berceau du petit Caïn. En un mot, Adam ne se considérait point comme créé uniquement pour s'occuper de lui-même, et ne s'imaginait point qu'il fût indigne d'un homme d'aider son épouse dans les soins domestiques.

Telle est la raison pour laquelle Eve n'avait pas besoin d'une servante, et nous souhaitons que telle puisse être la raison pour laquelle ses aimables descendantes pourront s'en passer.

UN QUADRUPLETTE AQUATIQUE

Jusqu'à présent les vélocipèdes aquatiques n'ont pas encore joui d'une vogue soutenue. Le succès sera-t-il plus durable, est-il réservé à l'invention nouvelle dont une de nos gravures fournit une idée exacte ? Il s'agit ici d'une quadruplette munie d'une double hélice qui peut donner sur une nappe d'eau unie, sans un courant contraire bien sensible, un déplacement de 21600 mètres à l'heure. L'invention nous arrive de Berlin.

LETTRE DU BRÉSIL

Monsieur le rédacteur,

Je crois devoir prémunir vos lecteurs contre l'opinion qu'ils pourraient se former à la lecture du premier d'une série d'articles que je me propose de vous adresser, dans lequel je vante avec enthousiasme les richesses du Brésil. Je sais, comme vous, que toute médaille a deux faces, et que ce serait tromper les ingénus que de ne leur montrer que la plus brillante.

Mon but, au contraire, est de chercher les moyens pratiques et les plus sûrs pour mes compatriotes de venir exploiter, sans s'exposer à ces mille dangers et à ces désillusions que vous connaissez, toutes les richesses dont je ferai l'énumération.

Vous allez dans le plus beau pays du monde, m'ont dit des amis du Canada, quand, en 1866, ils ont su que je me décidais à aller au Brésil.

—Tu vas aller mourir misérablement de la fièvre jaune, m'ont dit d'autres, dans un pays on ne peut plus malsain, à demi sauvage, tout à fait inhabitable ; si tu ne meurs pas, ce que nous te souhaitons (braves amis !) tu nous reviendras ici sûrement perclus de douleurs, éreinté, fini à jamais.

Ainsi parlaient mes amis, il y a quelque trente ans, quand j'ai quitté le Canada, résolu à venir demander au Brésil ce que mon pays me refusait. Aujourd'hui que j'ai voyagé dans tout le Brésil, je bénis mon étoile de m'avoir conduit ici, et c'est débordant d'enthousiasme, enivré par sa nature aussi riche que luxuriante, ébloui par les trésors pour ainsi dire inépuisables que renferme son sein, que je me suis décidé à faire connaître le Brésil à mes chers compatriotes qui veulent volontairement y jeter leur tente.

Comment ne pas être enthousiasmé lorsque l'on passe en revue les richesses du Brésil ? N'est-ce pas le pays de l'or et des diamants ?

Ne possède-t-il pas, dans le règne végétal, le caoutchouc, les baumes et les essences, les gommes, les gomme-résines, les oléo-résines, les matières oléagineuses, l'ivoire végétal, les substances médicinales, les aromates, les plantes alimentaires, les fibres textiles, les bois de construction civile et navale, ainsi ceux nécessaires pour la menuiserie et l'ébénisterie ?

Ne possède-t-il pas, dans le règne minéral, agate, diorite, trapp, syénite, jade, feldspath, schiste, argile, chaux, houille, porphyre, cristal de roche, sel, pierre-ponce, etc, etc ? Ne possède-t-il pas, dans le règne animal, des quantités innombrables de poissons, et ne voit-on pas tous les jours l'exportation du piracucu, (prononcez piracoucou), pour ne parler que de celui-là aller en augmentant ?

Oui, on ne peut s'empêcher d'être enthousiasmé, mais étonné tout à la fois, lorsque l'on pense, qu'en plein XIX^e siècle, des trésors aussi considérables restent pour la plupart à l'état improductif, et tels, pour ainsi dire, qu'ils existaient lors de la découverte de l'Amérique. Comment, on voit en ce moment l'Europe entière faire des efforts énormes pour étendre son commerce et se créer surtout des débouchés, question qui devient de plus en plus importante pour elle, et ici sous ce ciel toujours bleu, toujours pur, où il n'y a besoin pour que cette terre bénie devienne la corne d'abondance de l'Europe, comme elle l'a été longtemps du Portugal, qui en meurt aujourd'hui, que de quelques bras et de quelques capitaux, et elle ne fait rien ? elle ne tente rien ? Cela est plus que de la démenche, cela est de la bêtise.

Il est vrai de dire que l'Europe a une excuse, c'est qu'elle ignore, comme l'ignore le Canada, les ressources, les richesses du Brésil. Oh ! je vous vois sourire. Comment, l'Europe, le Canada ignorent les richesses du Brésil ? Oui, j'affirme qu'ils les ignorent et que, même dans les sociétés les plus savantes, on connaît mieux les mœurs des peuples qui existaient avant l'ère chrétienne que de ceux qui existent aujourd'hui dans les pays un peu éloignés.

Faire fructifier le pays par des bras, tout l'avenir du Brésil est pourtant là, et l'on ne peut mieux comparer la situation de la République des Etats-Unis du Brésil qu'à celle qu'offrait sa grande sœur des

Etats-Unis de l'Amérique du Nord, en 1830. En ce temps-là, cette dernière recevait à peine 24,000 émigrants par an, et elle a tellement bien compris les avantages de la colonisation, qu'elle n'a cessé de faire une propagande effrénée, jusqu'à ce jour où son territoire s'est trouvé complètement peuplé, comme l'a dit avec raison le chef du bureau de statistiques à Washington, M. Young, qui estime à mille dollars chaque personne ajoutée, d'une manière constante, à la fortune de la Grande République.

Le Brésil a dépensé, jusqu'à présent, des sommes relativement considérables pour attirer chez lui l'émigrant et le colon d'Europe, sans arriver cependant à des résultats décisifs. De 1849 à 1882, en l'espace de trente-six ans, l'Etat a dépensé, pour ce service, la somme de cent quinze millions de francs, et pourtant, le Brésil n'a reçu, de 1855 à 1882, que 500,000 immigrants ; tandis que les Etats-Unis du Nord en recevaient autant dans une seule année.

Mais, me direz-vous, puisque pour le Brésil c'est une question qui s'impose, une question de première nécessité, que faire pour introduire dans ce pays les habitants qui lui manquent ?

Il n'y a qu'une seule manière d'arriver vite et bien à ce résultat. Comme je l'ai dit, si le colon ne vient pas au Brésil, c'est qu'il ne le connaît pas sous son vrai jour. S'il ne vient pas dans ce pays qui, au dire de ceux qui l'ont visité, est une merveille où la nature prodigue a réuni tous ses trésors, c'est qu'il ne connaît pas précisément ces trésors ; qu'on les lui fasse connaître, et je suis convaincu que ce pays, que j'ai choisi pour ma patrie d'adoption, deviendra, dans un temps très rapproché, l'objectif du commerce et de l'émigration du monde.

Que l'on se souvienne de la parole de Mahomet : " Si la montagne ne vient pas à moi, j'irai à la montagne ! " Tout est là. On en a eu la preuve convaincante après l'exposition de Paris, où, entre-nous, il y avait bien peu de chose du Brésil.

Peut-être me sera-t-il permis de développer mon idée en entier, peut-être me sera-t-il permis de m'occuper d'une façon efficace du Brésil ? Ce sera un contentement béni pour moi, car j'aime ce pays, quoique cependant ce ne soit pas le mien ; il m'a empoigné par sa beauté, je l'aime.

Pierre B. de Boucherville

Itajuba, 8 novembre 1896.

L'INSURRECTION CUBAINE

(Voir gravures)

Cette insurrection, qui a pris les proportions d'une véritable guerre, dure depuis février 1895, et on ne sait pas actuellement quand finira cette campagne désastreuse, tant les adversaires mettent d'énergie et d'opiniâtreté à se combattre.

Les Cubains, nos lecteurs le savent, se sont organisés en République et sont en instance auprès des chancelleries pour se faire reconnaître comme belligérants, ce qui sanctionnerait leur indépendance.

Le Sénat des Etats-Unis leur est favorable, et si M. Cleveland avait pris en considération le vœu de cette assemblée, la Grande République aurait reconnu l'existence légale de sa jeune sœur. Mais le président, dont les pouvoirs sont près d'expirer, n'a pas voulu prendre cette responsabilité, et les choses restent en l'état.

La République Cubaine n'en a pas moins une organisation politique complète. Un président, Salvador Cisneros Bétancourt, marquis de Santa-Lucia, une armée composée de trois armes, des généraux, des délégués à l'étranger comme le Dr Bétancés qui la représente en Europe, enfin plusieurs héroïnes, dont la principale est Matilde Agramonte y Varona, tuée en combattant pour l'indépendance.

* *

Matilde Agramonte y Varona était une jeune fille

cubaine extrêmement jolie, originaire de Puerto-Principe. Sa famille était très riche et comptait parmi les meilleures de l'aristocratie havanaise.

Son père et son frère aîné avaient été tués au cours de l'insurrection de 1878. Ses frères et ses oncles faisaient partie de l'état-major du général Maceo.

Restée seule dans sa plantation du Puerto-Principe, elle s'absenta un jour pour faire une visite dans une localité voisine, lorsqu'à son retour elle trouva sa propriété incendiée et ses serviteurs égorgés.

Indignée, elle pria la première troupe cubaine qui passa de la conduire au général Maceo, à qui elle demanda d'être enrôlée comme volontaire. Le général refusa d'abord, mais dut céder devant l'instance de la jeune fille, à laquelle s'étaient joints ses frères.

A quelques jours de là, Maceo dirigeait une expédition de Cubains sans armes, qui se rendaient sur un point de la côte où on devait en débarquer, quand, près de Quemados, les éclaireurs signalèrent une colonne espagnole. On ne pouvait accepter le combat sans sacrifier inutilement la vie des hommes sans armes et compromettre le succès de l'expédition.

Maceo demanda quelques hommes résolus pour arrêter la colonne espagnole et donner le temps aux Cubains de s'éloigner. Matilde s'avança la première, ses oncles et ses frères vinrent se ranger à ses côtés.

Tous savaient qu'ils n'en reviendraient pas.

Reconnue cependant à sa tournure féminine, Matilde fut sommée de se rendre par ses adversaires, à qui il répugnait de tuer une femme. Mais elle répondit par un coup de feu et tomba frappée à son tour de douze balles en criant : " Vive Cuba libre ! "

Telle était l'héroïne dont les Cubains se montrent si fiers et doivent perpétuer la mémoire par un monument si, selon leurs prévisions, l'Espagne renonce à la lutte et accorde cette indépendance pour laquelle on a déjà versé tant de sang.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J. V., Montréal.—Nous ne pouvons publier votre " Déception " : la forme en est trop incorrecte et le fond manque d'intérêt.

H. D., Montréal.—Vous n'êtes pas oublié, nous attendons l'occasion propice.

R. R., Ottawa.—Sûrement nous publierons, si vous jugez convenable. Envoyez les chansons.

Dany, Québec.—Votre essai n'est pas mal du tout, comme invention. Il serait acceptable aussi pour la forme, n'était une insuffisance complète de vos règles de ponctuation. Reprenez-vous et étudiez bien ce détail.

Lisette, Montréal.—Admis, comme d'habitude, vos simples mais gracieux envois. Passeront bientôt.

Biby, Montréal.—Non, rien à faire avec ces vers. Vous aurez plus de chances à vous en tenir à la prose et tâcher d'y réussir.

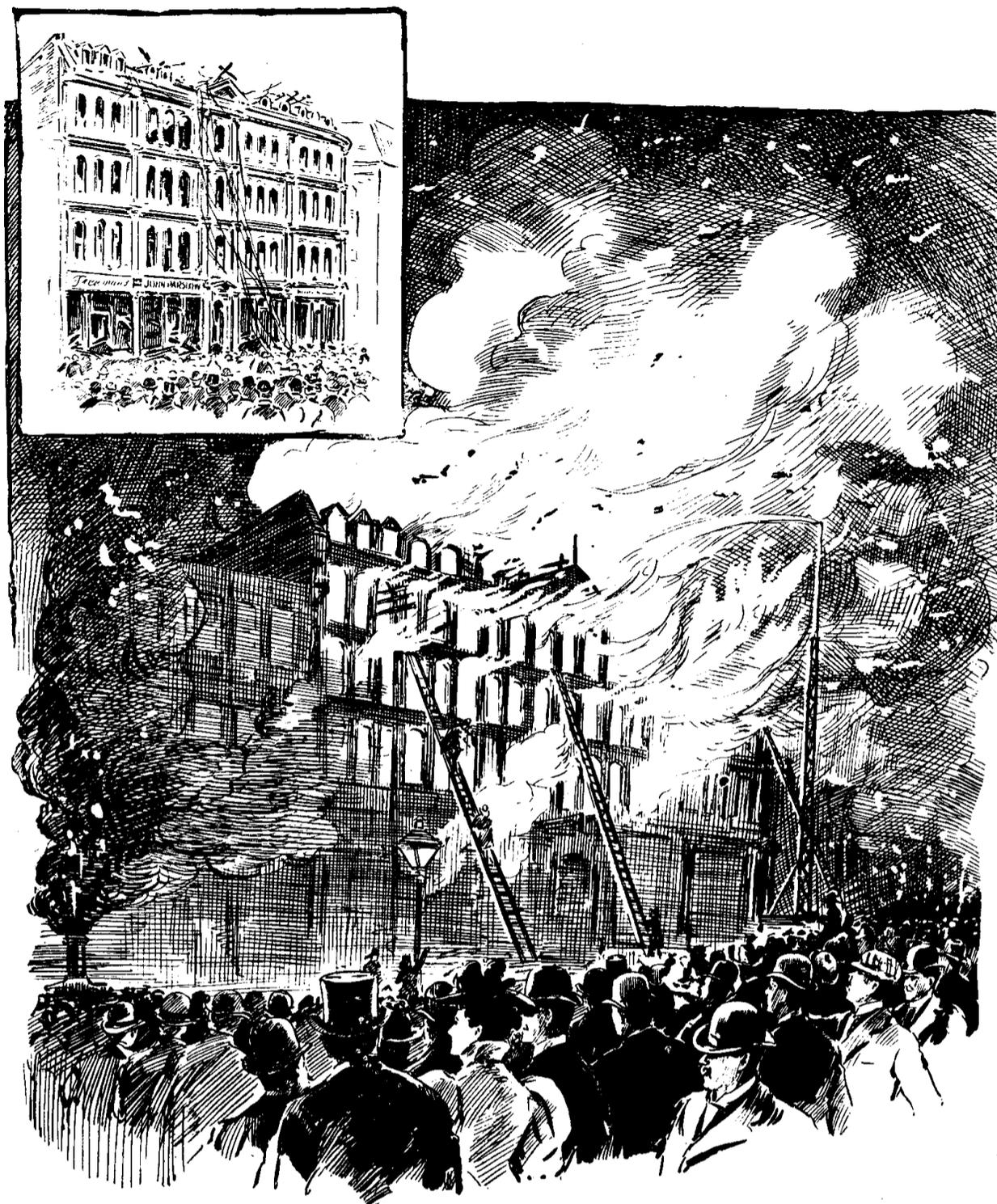
J.-H. D., Saint-Félix, Man.—Excellente, la courte nouvelle. Avec de la pratique, vous y mettez encore plus de nerf et de vie : ce sera presque parfait. Nous publierons.

A. F., Laprairie.—Il y a du bon dans cet essai, mais certaines irrégularités de facture nous empêchent de le publier.

J. St.-J., Victoriaville.—Nous insérerons, et le plus tôt possible.

Karoli, Yamaska.—Nous ne pouvons accepter de publier, surtout dans le seul numéro qui nous reste avant Noël : c'est trop long pour nous. Et il y a quelques autres objections. On aimerait vous voir traiter des choses locales, du pays. Il se dégage infailliblement de ces sujets étrangers une saveur de déjà vu, qui indispose contre un écrivain du Canada français. Vous pourrez, sans peine, nous le savons, parer à cet inconvénient, une prochaine fois.

J.-E. R., Québec.—Votre poésie sera soumise à la rédaction.



MONTREAL.—INCENDIE DU BLOC BARRON.—LA VIGNETTE EN HAUT REPRÉSENTE L'ÉDIFICE INCENDIÉ, LE LENDEMAIN

LA FEMME AUX ÉTATS-UNIS

Il s'en faut qu'une fois mariée l'Américaine s'enferme dans son intérieur. Souvent même le ménage n'a pas d'intérieur ; il vit à la pension, à l'hôtel. La femme se crée une existence indépendante, elle mène aussi sa vie de club. L'ouvrière elle-même exige du mari qu'il s'occupe du *baby* ; elle a peu de goût pour l'épargne. Sous le nom de "science domestique," des femmes sensées cherchent à relever en Amérique, sans beaucoup de succès, les modestes et utiles occupations féminines, si chères au bonhomme Chrysale.

Mariée ou non, laides ou jolies, riches ou pauvres, les femmes yankees s'adonnent aux occupations les plus variées, prêchent dans les églises, éditent des *magazines*, travaillent dans les bureaux du gouvernement, se font, dans le Sud, planteurs, horticulteurs, éleveurs, s'occupent des nègres et des Peaux-Rouges, dirigent des bateaux à vapeur. Les moins fortunées ne veulent plus être servantes, *aides*, comme on dit ; elles abandonnent aux Irlandaises, aux Italiennes, ces tâches serviles ; elles deviennent employées de commerce ou se consacrent à la cuisine du journalisme, parfois plus rebutante pourtant que celle du pot-au-feu.

f le courage, que manque-t-il à l'Américaine pour

se sentir puissante ? Jeune fille, partout on lui donne la préséance ; mariée, elle est l'enfant gâtée de l'homme qui travaille pour satisfaire ses moindres caprices. Son époux vient-il à lui déplaire ? Il lui suffit de sauter de l'Etat de New-York dans celui de New-Jersey. Mais dans cette vie à haute pression, dans cette perpétuelle "ivresse sèche," sa faiblesse herculéenne finit par succomber, la maladie nerveuse est au bout. De l'autre côté de la frontière, aux hommes comme aux femmes, on commence à prêcher non l'évangile du travail, mais celui du délassement et du repos.

CHEZ LES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE

Le 17 décembre les étudiants en médecine, de l'Université Laval, à Montréal, donneront une grande soirée mélodramatique au Monument National. Cette soirée, donnée au profit de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital Notre-Dame, aura des attrait de tous genres. Les étudiants en médecine se sont assurés, pour la circonstance, le concours de la nouvelle compagnie de l'Olympia de Paris. Il y aura représentation des fêtes Franco-Russes de Paris par projection animée. Billets en vente chez M. Hardy et à l'Université Laval.

SANTA CLAUS

Samedi dernier, l'établissement S. Carsley a ouvert le département dans lequel est représenté le vieux Santa Claus, assis près de la cheminée, et prêt à accueillir les demandes des enfants qui désirent avoir des étrennes. A la porte de la résidence est la voiture de Santa Claus chargée de jouets et à laquelle sont attelés un orignal et deux chevreuils.

Plus loin, sont deux magnifiques tableaux, dont l'un représente les deux enfants perdus dans les bois, et l'autre le combat qui s'engage entre les deux méchants qui les avaient enlevés. A quelques pas de là est la porte conduisant dans le vaste bazar où se trouvent une quantité infinie de jouets pour les enfants.

UN PROVERBE ARABE

L'ignorant qui ignore son ignorance est un sot ; méprisez-le.

L'ignorant qui connaît son ignorance est un humble ; instruisez-le.

Celui qui sait, mais qui ignore qu'il sait, dort ; réveillez-le.

Celui qui sait et qui sait qu'il sait, est un sage ; suivez-le.







COSTUME DE PROMENADE AVEC PALETOT-SAC EN FOURRURE ROBE DÉCOLLETÉE POUR PETITES FILLES ROBE AVEC CORSAGE AJUSTÉ

COURRIER DE LA MODE

(De la Saison)

Cherchez dans vos armoires, Mesdames, cherchez même dans celles de vos mères et de vos grand'mères, et si vous trouvez quelques anciennes fourrures, quelles qu'elles soient, zibeline, martre, chinchilla, vieux vison décoloré ou vieille hermine jaunie, employez tout ce que vous aurez trouvé, c'est le moment. Les fourrures abîmées se réparent le mieux du monde. On teint ce qui ne se peut nettoyer, le moyen est simple et radical. A dire vrai, il n'y a pas de fourrure spécialement à la mode ; elles se portent toutes. Voici le chinchilla, si élégant et léger, comme un tissu de plume ; voici la royale, hermine, coupant de sa barre blanche une fourrure plus foncée ou le velours double : voici la magnifique zibeline, la martre, chère à nos aïeules, l'astrakan, fourrure de deuil, le carakul, mouton ondulé, la loutre, fourrure lourde et pas chaude, mais toujours très en faveur, la sealskin, imitation de loutre. Dans les fourrures de fantaisie, nous rappelons le skungs et la mongolie. Comme fantaisie très nouvelle, le singe, fourrure à longs poils, grisâtre qui se mélange à d'autres ; le moufflon et autres variétés dans le genre chèvre ou lapin qu'on décore de noms à effet et qui ne coûtent pas cher. La mode exige surtout les mélanges de fourrure.

Les paletots-sac, les jaquettes et les pèlerines ne se

font pas en une seule fourrure, le corps est par exemple en loutre ou astrakan et ce qui remplace les manches dans les nouveaux collets, ainsi que les collets, les revers et les garnitures en bordures, sont en fourrure à longs poils. Les vêtements de fillettes sont arrangés de même. Leurs petites têtes disparaissent dans d'énormes cols de pelletterie à longs poils tandis que les dos et devants du vêtement sont en fourrure à poil court, comme le carakul et la sealskin.

Les fillettes portent aussi les garnitures à la mode sur leurs manteaux de drap, c'est-à-dire des brandebourgs, des tresses et des olives. Les marabouts de plume de coq et d'autruche sont aussi très appréciés, même sur des confections d'enfants, mais pour les mamans, on voit beaucoup de marabouts de soie et lacets gaufrés. Les marabouts en plumes font surtout un joli effet sur le velours et autour des pelisses du soir. Il est certain qu'il n'est pas difficile de s'habiller et de trouver de bien jolies combinaisons. Il suffit d'avoir un peu de goût et ce n'est pas ce qui manque à nos abonnées, nous le savons par expérience, d'autant plus que la mode, très bonne personne cette année, se prête à tous les arrangements. Il en est de même pour les chapeaux. On en voit de très hauts, mais aussi de très plats, de très larges et d'étroits, de couleur foncée et de très clairs.

L'impératrice de Russie semble avoir mis le bleu à la mode. Beaucoup de robes et de chapeaux de théâ-

tre sont faits en velours d'un joli bleu pâle. Les bouillonnés de velours sont l'ornement le plus adopté pour ce genre de coiffure. Voici par exemple la description d'un de ces chapeaux, qui n'est ni une toque, ni un capote, ni un chapeau rond et qui cependant procède de tout cela. Le fond, haut et étroit, sorte de petit tuyau de poêle, est recouvert de velours violine qui sert de transparent à une broderie d'un blanc jaune très ajourée et très brodée de paillettes irisées dans des tons nacrés, violine et bleutés. La passe et le bord ne font qu'un. C'est une sorte de gros bourrelet assez large, recouvert de velours bleu turquoise qui forme autant un bouillonné fourni qu'une draperie, qui elle-même s'étale et s'enlève de chaque côté en deux petites cornes. A gauche, en arrière le bord semble violemment relevé par une aigrette de paradis, retenue au pied par un bijou de strass. C'est toute la garniture et cela suffit. Un autre est une sorte de pouff ou de bérêt très chiffonné en velours rose, relevé trois fois devant par un piquet de trois roses naccarat à haute aigrette de feuillage vert tendre.

Comme chapeau rond, pour toujours porter, je recommande le tyrolien à larges ailes en très beau feutre noir. Le chapeau est bordé de velours et garni de magnifique ruban de satin No 80 qui torsade dans les bords et s'élanche derrière en un triple nœud, noué à la main, d'un cachet inexprimable. C'est pratique et d'une élégance raffinée. Un chapeau de ce genre revient assez cher, parce qu'il exige des fournitures de toute première qualité. Au prochain Courrier pour les garnitures de robes de soirée.

BL. DE GÉRY.

RÉCRÉATIONS

LE VOYAGE D'UNE PIÈCE DE DIX SOUS

Vous renversez sur une nappe un verre vide, sous lequel vous avez eu soin de poser préalablement une pièce de dix sous. Laissez, entre la nappe et les bords du verre, un léger intervalle, en calant celui-ci avec deux ou trois croûtes de pain imperceptibles.

Alors, vous vous faites fort d'attirer la pièce à vous, sans toucher ni au verre, ni à la pièce, et vous y réussirez pleinement ainsi :

Grattez la nappe à quelques lignes du verre, avec votre ongle le plus long, et, peu à peu, la pièce de dix sous, passant sous les parois du verre soulevé, viendra à vous.

GRAVURE-DEVINETTE



Où est le naturaliste ?

La femme.—Je ne sais comment vous pouvez encore me regarder.

Le mari.—Un homme doit s'habituer à tout.

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Ne pouvant marcher, elle se traîna sur la route, pantelante et brisée.

Durant la nuit suivante, elle reçut dans ses bras une créature ayant à peine le souffle, et poussant des vagissements si faibles que le cœur d'une mère pouvait seul les entendre. Une fille ! c'était une fille, cette fois. Raski, à cette nouvelle, proféra un juron épouvantable. Les filles étaient mal venues dans les tribus de romanichels ; les garçons rendaient bien plus de services.

Chose bizarre, la déception et la colère de Raski causèrent une sorte de joie à Mathia. Cette fille, le maître, le dur compagnon de sa vie ne l'aimerait pas. Il la lui abandonnerait sans regret. Pour la première fois, elle aurait un enfant tout à elle. Certes, elle était bien chétive, et Mathia se demandait si Néra pourrait vivre. Les travaux pénibles dont rien ne l'avait exemptée, les sévices subis avaient contribué, jour par jour et heure par heure, à rendre plus débile la petite créature. Moreno lui mit au front un baiser distrait, affirma qu'elle était noire, laide, et que jamais il ne l'aimerait. La bohémienne n'essaya d'incliner vers la tendresse ni le cœur de son mari ni celui de son fils. Son amour suffirait bien à Néra sans que d'autres y ajoutassent une tendresse équivoque. Elle lui prodigua sa vie, son lait, et Néra vécut, réchauffée à cette flamme de tendresse. Mais elle resta si délicate qu'on pouvait sans fin trembler pour elle. Deux années se passèrent, durant lesquelles la bohémienne garda l'espoir de la faire vivre. Au bout de ce temps, la maladie se déclara, maladie qui fit du chemin sourdement, grandissant sans relâche. On eût dit que l'enfant se cramponnait à la vie.

A force de se sentir aimée, elle se trouvait pénétrée, ranimée par ces effluves de tendresse. La mère et l'enfant se comprenaient. Mathia parlait peu, et Néra lui répondait, d'une voix presque éteinte, des mots sans suite auxquels la mère trouvait un sens plein d'amour. Néra n'était heureuse que dans les bras de Mathia. Celle-ci tantôt la portait sur le dos, tantôt la gardait couchée sur sa poitrine.

Elle lui prodiguait son lait, son sang, son âme ; Néra ne mourrait pas ! c'était tout ! Dans les villes qu'elle traversait, Mathia employait le peu d'argent tenu en réserve pour obtenir d'un médecin une consultation. L'un après l'autre, chacun de ceux qu'elle interrogea hocha la tête. On pouvait tenter quelque chose, mais on n'était point certain de réussir. Après les docteurs, elle s'adressa aux empiriques, aux vieilles de la tribu, réputées pour leur habileté à composer les breuvages et les philtres.

Les vieilles femmes prirent une figure plus sinistre encore que celles des médecins, et Mathia lut un arrêt dans leurs yeux.

Néra était condamnée.

Néra mourrait. Mathia perdrait son trésor unique, le seul bien qui la rattachât à l'existence. Souvent elle essayait de douter. Mais le moyen, quand les yeux de l'enfant se cernaient davantage, que la voix sifflait dans sa poitrine étroite, que ses membres perdaient toute vigueur.

La bohémienne devint farouche, repoussa Moreno et prit Raski en haine.

L'infortunée se trouvait dans ces dispositions d'esprit quand la petite troupe s'arrêta pour se reposer au milieu de la clairière où quelques jours auparavant campaient encore des bûcherons et des charbonniers.

Le souper cuisait. A un appel de Voïna, les hommes se levèrent avec nonchalance, les enfants répondirent par des cris d'aigle, Mathia prit une tasse de bois et alla chercher la portion qu'elle devait manger sous le hangar, à côté de Néra qui avala quelques gouttes de bouillon.

Les deux ours dodelinaient leur grave tête d'un mouvement plus vif, poussant des grognements remplis de convoitise, et paraissant se demander pourquoi leur tour ne venait pas de recevoir la portion qu'on leur réservait d'ordinaire.

Moreno s'était constitué leur gardien. Dès qu'il eut mangé sa part du jambon et de la poule, il prit des débris du souper et les leur porta. Tandis qu'ils mangeaient, il passa sa main brune et fine sur leur tête, et leur parlait d'un ton de commandement mêlé de douceur. Les bêtes lui répondaient à leur manière ; car chacune d'elles, après avoir terminé son repas, agita lourdement la patte pour remercier Moreno.

Les hommes allumèrent leur pipe, Voïna se roula dans une cou-

verture pour se défendre contre le froid de la nuit ; les enfants se blottirent sous un amas de feuilles sèches ; mais Mathia demeura agenouillée près de l'enfant malade, à laquelle elle adressait, en pleurant des paroles de supplication et de tendresse. Elle savourait avec une joie amère les heures qu'il lui était permis de passer près de sa Néra bien-aimée. Le vent d'hiver siffla aux quatre coins du ciel ; la rafale souffla rapide, sourde, glaciale, cassant les branches, inclinant les troncs ; les bruits formidables de la forêt passèrent au-dessus des tziganes endormis. Mathia ne les entendait pas, elle berçait son enfant sur son sein.

II

LOUP-CERVIER

Pif ! paf ! deux coups de fusil dans le bois.

C'est un braconnier : le propriétaire du domaine, M. Vilhardouin, ne permet à personne de chasser sur ses terres ; il ne connaît point ses voisins et mène une vie trop errante pour compter de nombreux amis. L'intendant s'occupe juste assez des biens de son maître pour faire exécuter des coupes de bois régulières, sur lesquelles il ne manque jamais de se faire attribuer une grosse part. Hercule Bourdin est de la pure race des intendants passés, présents et futurs, qui considèrent les biens dont la gestion leur est confiée comme un moyen d'échafauder rapidement leur fortune, sans se préoccuper du bénéfice ou de la perte que peut trouver le propriétaire. Bourdin aime les baux à courte échéance ramenant à leur expiration le pot-de-vin traditionnel

Il dime, rogne, gratte, triche, trompe, et amasse.

Afin de n'avoir pas à s'occuper trop de la forêt de M. Vilhardouin, il s'est contenté de signifier au garde qu'il eût à se montrer sévère à l'égard des braconniers, et d'interdire le fagotage.

Jean Tournil peut seul tirer à poil et à plume dans le domaine, afin d'expédier régulièrement des bourriches de gibier aux personnes dont la liste lui est remise. Mais le coup de fusil qu'on vient d'entendre n'est pas celui du garde-chasse.

Il s'agit d'un braconnier, et ce braconnier ne peut être autre que Cervier, fils de Madeleine Cervier, la pauvre âme ! qui use ses genoux sur les dalles des églises, afin d'obtenir de Dieu la conversion de son fils.

Mais Cervier, le mauvais garçon, qui passe autant de mois à l'ombre qu'en plein air, ne se convertira pas plus que Satan.

Il y a huit jours qu'il est revenu de Meaux, après l'expiration d'une peine arrivée au maximum par suite de ces récidives, et son premier soin, en sortant de prison, a été d'acheter, avec l'argent de sa mère, de la poudre et des balles.

Son père était pourtant un brave homme, rude travailleur, carrier de son état, maniant le pic et le marteau sans se lasser ; soulevant des fardeaux avec une robuste aisance, apportant à sa femme le gain de ses mois, et ayant élevé son fils Mathieu dans le respect de Dieu, de la morale et de la justice.

Mais rien n'y fait. Durant son enfance, Mathieu, au lieu de se rendre à l'école, faisait l'école buissonnière ; plus tard, il vagabonda d'une façon plus dangereuse, maraudant sans scrupule, et ne parvenant point à établir dans son esprit la différence existant entre le bien d'autrui et le sien propre.

Les gardes champêtres et les gendarmes le ménagèrent longtemps par égard pour les siens ; mais leur mansuétude aurait fini par devenir coupable, et ils allaient se voir forcés de sévir, quand Mathieu dut prendre le sac du soldat. Il eut la chance de partir en Afrique.

Les courses, les razzias lui convenaient ; détestant la discipline, il adorait les aventures. On le notait mal, on le punissait souvent, et cependant il arriva au bout de ses sept années de service sans passer devant un conseil de guerre.

Seulement, quand il reparut au pays, Mathieu était un véritable lascar.

Les vices de l'homme succédaient aux vices de l'adolescent.

L'ivresse de l'absinthe le rendait souvent terrible.

Son père était mort, et il restait seul avec une mère qui l'adorait, comme on fait de son fils unique, en dépit de ses fautes et de ses entraînements.

Des économies réunies par le père Cervier, le plus clair était une maison entourée d'un jardin assez vaste, conquis pied à pied sur les broussailles et les mauvaises herbes. Il avait fini par en faire un coin fertile, à force de soins et de travail ; quant à l'argent, chaque mois, le soldat avait trouvé le moyen de s'en faire attribuer une part, sous prétexte de solder une dette. Le vieux Cervier, tout en tempêtant cédait aux exigences de son fils, et les mandats épuisèrent la réserve. Le rude carrier ne connut point les angoisses d'une longue maladie. Lors d'un éboulement, il se trouva écrasé, avec deux camarades, sous un amas de terre et de pierres, et on rapporta son corps broyé à Madeleine.

Dieu seul sait quels sont les déchirements de certaines âmes quand des douleurs imprévues les frappent droit au cœur. Madeleine serait morte du trépas de son mari, si, deux jours après son enterrement, et tandis que seule dans sa maison, couchée sur le sol, perdue dans sa douleur, secouée par les sanglots, ne songeant plus à manger et n'ayant plus l'apaisement du souvenir, son fils n'était entré dans la demeure plongée dans les ténèbres, et d'où s'échappaient les cris d'angoisse d'un cœur brisé.

Si dur qu'il fût, il se sentit remué. En un instant il eut allumé une chandelle, relevé sa mère, avec une sorte de douceur ; puis il s'informa de ce qui était arrivé.

Elle lui montra, sans parler, ses habits de veuve ; le mouchoir noir serrant sur son front ses bandeaux blancs ; il comprit tout. Sans doute, jamais il n'avait ressenti pour son père une tendresse ardente ; cependant il trouva le logis bien vide pendant plusieurs jours. Plus tard, cette femme en deuil, cette mère en larmes, le toucha moins qu'elle ne le gêna. Elle eut voulu sans cesse rappeler le nom de celui qu'elle regrettait. Madeleine ne faisait jamais un pas, ne donnait point un seul coup de bêche, sans se souvenir des heures d'amitié, de bonheur et de confiance. Les vieux meubles, la maison, tout, pour elle, parlait de l'absent qu'elle ne devait plus revoir.

Son fils l'écoutait en fumant sa pipe, ou bien, les coudes appuyés sur la table, il buvait à petits coups de l'eau-de-vie, tandis que la veuve racontait comment Pierre avait été tué, puis rapporté par les carriers.

Un matin, elle demanda à son fils :

— Que comptes-tu faire ? tu ne sais point d'état et tu ne peux être employé qu'en qualité de manoeuvre ou de charretier. L'ouvrage ne manque pas dans le pays, présente-toi dans les maisons. Les portes s'ouvriront devant le fils de Pierre Cervier.

Mathieu ôta sa pipe de ses lèvres et répondit d'une voix très calme :

— As-tu songé à régler la succession du père ?

— La succession ! répéta Madeleine en laissant tomber son ouvrage de couture, et qu'a-t-il laissé, Jésus Dieu ?

— Dame ! tu le sais mieux que moi.

— Alo s, tu exiges des comptes ?

— J'exige sans exiger, pour savoir. Vous faisiez de rudes économies, dans le temps.

— C'est vrai répliqua Madeleine ; j'ai couché sur un livre toutes les sommes mises de côté. Mais en face se trouve le total des mandats expédiés en Afrique à ton adresse.

— Vos cadeaux n'ont pas de rapport avec la succession.

Je tiens à t'expliquer pourquoi, au moment où ton père mourut il ne nous restait plus que quatre cents francs à la caisse d'épargne. L'enterrement et les messes m'ont coûté cher. . . . J'ai acheté une concession de terrain. . . . et maintenant. . . .

— Oui, maintenant ?

— Il y a deux cents francs dans le tiroir. . . .

— Cent pour vous, cent pour moi.

— Que veux-tu faire de pareille somme ?

— Entreprendre un petit commerce, répondit Mathieu avec un rire muet.

Il sembla à Madeleine qu'elle recevait un coup au cœur ; un coup presque aussi violent que celui causé par l'arrivée des carriers venant lui apprendre qu'on avait trouvé Pierre enseveli sous un éboulement. Cette fois elle perdait le mari, aujourd'hui elle comprenait que son fils était perdu.

Sans rien dire, avec cette dignité que les femmes trouvent dans la sincérité de leurs sentiments, Madeleine prit le trousseau pendu à sa ceinture, y chercha une clef qu'elle tendit à son fils, et lui dit :

Dans le premier tiroir de la commode, à gauche, cherche une bourse de cuir.

Mathieu apporta la bourse, en dénoua les cordons et vida le contenu sur la table ; il aligna deux fois cinq pièces d'or, et ajouta en en poussant la moitié devant sa mère :

— Voici ta part, je garde la mienne.

Madeleine avait repris son ouvrage de couture, et Mathieu ne vit point couler sur ses joues pâles deux grosses larmes qui tombèrent sur la toile.

Un moment, il essaya de rester dans cette chambre où semblait régner une atmosphère glaciale ; mais, gêné par le silence de Madeleine, il secoua les cendres de sa pipe, la mit dans sa poche et sortit.

Les regards de la veuve le suivirent.

Quand elles n'entendit plus le bruit de ses pas sur la route, elle tomba sur ses genoux.

— Seigneur, demanda-t-elle, serait-il un mauvais fils ?

Elle eut peur de réfléchir, de se répondre, et se contenta de prier.

Elle pria pour le cher mort qui, de là-haut, voyait sa détresse, et pour celui qui allait accomplir une œuvre mauvaise, puisqu'il n'osait la lui confier.

Mathieu revint assez avant dans la soirée ; il se trouvait sous

l'influence d'une méchante ivresse, et la flamme fauve de son regard causa à Madeleine une impression de terreur.

En entrant dans la chambre où sa mère l'attendait, il posa dans un coin un objet long, soigneusement enveloppé, et qui rendit un son clair.

— Qu'est-ce que tu rapportes ? demanda Madeleine en remplissant une assiette de soupe, qu'elle avait gardée chaude.

— L'outil de mon métier, répondit Mathieu avec le même rire sec et mauvais.

Il mangea la soupe ; puis, plutôt avec une hâte passionnée de revoir son acquisition que dans le but d'être agréable à sa mère en la lui montrant, il enleva les papiers, puis le morceau de laine qui l'en-tourait.

— Un fusil ! s'écria la mère.

— Et je te jure qu'il me sera un rude gagne-pain !

— S'igneur, mon Dieu ! que vas-tu faire ?

— Ce que font les gerfauts, les autours et tous les oiseaux de proie ; ce que font les loups en France ; en Algérie, d'où je viens, les panthères, les lions et les tigres.

— Chasser ! mais tu ne possèdes point de terres, malheureux.

— Les loups et les aigles ne prennent guère de permis de chasse, ma mère ; je ferai comme eux.

— Tu braconneras, alors.

— Dieu fit les bois et les peupla. Je comprends qu'un homme dise : Tu ne toucheras pas à mes arbres ; mais je n'admets point qu'il puisse interdire de tirer sur des bêtes qui se multiplient sans lui.

— La loi est la loi, fit la mère avec son bon sens de paysanne et sa logique de chrétienne ; le bien d'autrui ne nous appartient pas ; les propriétaires ont aussi bien le droit de garder leurs coupes de bois que leur gibier, et la preuve, c'est qu'ils clôturent leurs prés et tracent la limite de leurs forêts. Ne prennent-ils pas soin de les repeupler de gibier ? Ne dépensent-ils point d'argent pour le multiplier ? D'ailleurs, mon fils, nous n'avons pas fait le code ; il ne nous reste qu'à le respecter.

Un éclat de rire de Mathieu fut sa seule réponse.

Il était maintenant assis devant le large foyer, son fusil entre les jambes, et sa rude figure s'empourprait du reflet des flammes. Mathieu ne pouvait paraître beau qu'aux yeux d'une mère. Trapu, râblé, rouge de poil, on distinguait à peine ses yeux mangés par la barbe arrivant sous les paupières. La chevelure, inculte, contribuait à empreindre sa physionomie de dureté. — Des sourcils tracés comme une large barbe rouge au dessus de l'arcade sourcilière, un menton avancé, carré, une bouche lippue, tout concourait à faire de Mathieu un de ces hommes dont on s'éloigne d'instinct. Cagneux, marchant les genoux en dedans, il avait des mains énormes, terminées par des ongles crochus. Quand on l'entendait parler de braconnage, avec autant de tranquillité que s'il se fût agi d'un métier honnête, on ne pouvait s'empêcher de trouver qu'il possédait ce qu'on appelle en langage de théâtre " le physique de l'emploi."

Tandis que, courbé vers le feu, il en regardait voler les étincelles Madeleine le considérait avec une secrète épouvante. La grande lueur rouge faisait flamboyer sa chevelure et sa barbe ; ses prunelles avaient les jaillissements étranges et lumineux des félins. Une de ses longues mains se promenait sur le canon du fusil, avec lenteur, comme s'il eût éprouvé une secrète jouissance à caresser ce qu'il venait d'appeler son " gagne pain."

Quand l'horloge sonna dix heures, les cendres du foyer blanchirent ; Madeleine plia son ouvrage, le mit dans une corbeille, et Mathieu souhaita à sa mère un bonsoir froid. Il emporta son fusil avec lui.

A partir de ce jour, Mathieu ne vécut plus à la maison

Afin de donner un prétexte à ses sorties, il s'engagea pendant quelque temps dans une troupe de bûcherons. Histoire de mieux connaître le bois avant de l'exploiter. Habile quand il voulait, doué d'une force herculéenne, il devenait un précieux auxiliaire pour ses camarades, et ceux-ci trouvaient trop d'intérêt à le ménager pour s'étonner de lui voir apporter une grillade de sanglier ou un cuissot de chevreuil, qu'il ajoutait généreusement au maigre ordinaire de ses compagnons de travail.

Peu à peu, il diminua le nombre de ses journées de labeur, et vagua davantage à travers la campagne. Pendant ce temps, la mère cherchait le moyen de vivre de ses gains modiques. Elle se jeta à tous les travaux : lavant la lessive, binant les légumes, se louant pour ramasser durant la moisson ou pour faner pendant la fauche. Pour rien au monde elle n'eût voulu toucher à ce qu'apportait le fils ingrat et coupable. Elle mangeait son pain sec et buvait de l'eau quand les semaines se trouvaient mauvaises.

RAOUL DE NAVERY

A suivre

LE CADET DE LA VÉRENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

(Suite)

—Comment se nommait le Mandane ?

—Le Bison.

Le chef inclina un peu la tête et murmura deux mots que l'oreille de Joseph saisit :

—Pauvre frère !

Deux larmes s'échappèrent des yeux du sauvage, malgré son stoïcisme.

—Le visage-pâle voudrait-il raconter ce qu'il sait du Bison ?

—Es-tu son frère, l'Aigle-Noir ?

—Oui. Si tu connaissais bien le Bison, il a dû te confier que ce talisman a été fait par moi et échangé avec lui à la suite d'une folle ambition de ma part ! . . . De la dignité que je convoitais, j'ai joui à l'espace de cinq fois dix lunes après la disparition de mon frère. Un jour, je fus fait prisonnier par un parti de Kinongé Ouilini et conduit ici. Tu connais l'habitude des peaux-rouges ? J'allais être attaché au poteau de torture, quand la fille de l'un des chefs, me réclama —c'était son privilège—et m'adopta pour partager son ouigouam. C'est ainsi que j'obtins la vie. Avec le temps je suis parvenu au poste de chef de ce village, qui compte cinq cents guerriers.

L'Aigle-Noir se leva alors pour prendre congé des Français. En passant à côté de Joseph il lui glissa ces mots :

—Veillez, cette nuit !

Dès que l'Aigle-Noir et ses confrères furent dehors Joseph ramena ses hommes et leur communiqua les bonnes paroles du chef.

Il n'y avait pas à craindre que les Français s'endormissent, cette fois ! Seulement, pour tromper leur gardien, qui mettait le nez dans la porte de temps en temps, ils simulèrent un profond sommeil.

Au milieu de la nuit ils entendirent un bruissement. La porte de leur cabane s'ouvrit silencieusement, et une forme indistincte se coula à l'intérieur.

L'Aigle-Noir revenait, selon qu'il l'avait promis. Il s'approcha de la Vérendrye et lui souffla quelques mots à l'oreille.

—Visage-pâle, lui dit-il, en souvenir de ce que tu as fait pour son frère, l'Aigle-Noir vient vous libérer, mais il faut agir prudemment. Je veux vous sauver, mais si mon projet était connu ou soupçonné l'on aurait soin de l'entraver. Je vais commencer par couper vos liens, puis, nous sortirons d'ici et vous vous jetterez sur le gardien ; vous devrez l'empêcher de crier, le baillonner et le jeter ici, à votre place, et je vous conduirai à la rivière, dont nous habitons les rives. Montés dans vos canots encore chargés de leur cargaison, vous continuerez votre voyage et je protégerai votre fuite.

Et l'Aigle-Noir, d'un geste rapide, tranchait à chacun les liens qui paralysaient leurs membres.

Le projet d'évasion du chef sauvage s'accomplit heureusement, et ce fut avec des sensations indéfinissables de gratitude envers Dieu, que nos amis s'éloignèrent à la hâte de ce lieu qu'ils croyaient devoir leur être si funeste.

Ils nagèrent toute la nuit et le jour suivant, et ce ne fut que lorsque la fatigue s'empara d'eux complètement qu'ils voulurent atterrir et se reposer, tant ils avaient redouté de retomber au pouvoir des barbares qu'ils venaient de quitter.

Dès lors, les Français se gardèrent mieux, mais ce fut la seule épreuve que Dieu leur envoya avant d'atteindre les Montagnes Rocheuses.

Si le lecteur consulte une carte moderne du Nord-Ouest, en parlant de l'embouchure de la rivière Saskatchewan, il verra un endroit où se lit : *Rocky Mountain House*.

A l'automne de 1751, c'est là que débarquèrent les dix hommes partis du fort Paskoyac, le 29 mai précédent.

Le site sur le côté nord de la rivière était bien favorable pour l'emplacement d'un poste militaire. La rivière faisait là un coude et le terrain figurait un vaste plateau. Aussi, M. de la Vérendrye jugea l'endroit excellent pour la construction d'un fort.

Tout le monde se mit à l'œuvre avec ardeur et, en peu de temps, on établit un poste fortifié qui reçut le nom du gouverneur de la Nouvelle-France : La Jonquière.

X

UNE TRAHISON

Du fort La Jonquière, par une journée ensoleillée, l'œil humain apercevait, bien loin, au sud-ouest, les Montagnes Rocheuses. Un peu plus au nord, la rivière de la Saskatchewan, comme un ruban argenté flottant au gré de la brise, s'arrondissait et se déroulait à travers le pays en de capricieux méandres.

Ce cours d'eau prenait certainement sa source dans les monts perdus à l'horizon.

La construction du fort avait occupé, pendant trois semaines, la petite bande courageuse et, lorsque tout fut terminé, de la Vérendrye attendit M. de Niverville qui, au fort Paskoyac, lui avait promis de le suivre à un mois de distance.

Deux jours après que tous les travaux pour la construction du poste furent complétés, Brazeau, homme brave et d'expérience à la rude vie des bois, s'approcha de son premier officier et lui dit :

—Mon capitaine, maintenant que nous n'avons plus rien à faire, nous permettriez-vous à quelques-uns d'entre nous d'explorer les alentours et de rapporter du gibier, s'il en vient à portée de nos fusils, et que nous l'abattions ? . . . Ce serait une récréation qui nous ferait grand bien.

Joseph acquiesça et voulut même conduire les chasseurs.

Il avait son dessein, dont nous nous doutons bien. En chassant et explorant le pays voisin il découvrirait probablement la mine d'or mentionnée dans les papiers secrets, légués par le Bison mourant.

A cet effet, il choisit trois de ses hommes, des plus sûrs, fidèles, et résolut de partir le lendemain. Il n'y avait pas de temps à perdre parce qu'il voulait être au fort quand M. de Niverville arriverait.

Il confia la charge du poste à M. de Noyelles et lui recommanda de faire bonne garde.

—Tu n'es pas assez expérimenté pour te mesurer avec les rusés peaux-rouges, lui dit-il en partant. Ne leur donne pas accès au fort durant mon absence. Contente-toi de communiquer avec ceux qui viendront—s'il en vient—du haut de l'enceinte de nos fortifications. Je te laisse Brossard, qui s'entend un peu à baragouiner le Kristinot et quelques autres idiômes ; il te servira d'interprète.

De la Vérendrye partit le matin de bonne heure, dans l'une des embarcations qui avaient servi jusque-là.

L'après-midi du même jour, sur la rive sud, vis-à-vis le fort, apparut une grosse troupe de guerriers sauvages.

Ils semblaient étonnés à la vue de cette construction au-dessus de laquelle flottait le drapeau fleurdelisé.

Bientôt un détachement de ces guerriers ayant trouvé un gué, traversa et vint parlementer jusqu'à la porte du fort.

De Noyelles eut recours à Brossard comme interprète. Il apprit que les sauvages qu'ils voyait étaient des Assinibouëls, qui désiraient fumer avec lui le calumet de l'amitié.

Pierre leur fit répondre par Brossard qu'il recevrait les chefs seulement, mais ce n'est pas ce que transmit l'interprète fourbe. Que dit-il aux sauvages ? Nous le saurons dans les lignes suivantes.

Néanmoins, les étrangers se retirèrent, et Brossard annonça à De Noyelles que les chefs viendraient, le matin du jour suivant, pour faire é hange de promesses amicales.

Le soir, Pierre, qui n'avait que cinq hommes avec lui, songea à faire bon guet durant la nuit, pour empêcher toute surprise de la part des démons cuivrés de la rive opposée, qui pourraient bien avoir l'envie de venir lui rendre visite alors que l'obscurité se prêterait à un coup de main.

Il plaça trois sentinelles aux postes les plus importants ; celles-ci seraient relevées par lui et ses deux hommes. Après un repos, les premiers reprendraient leurs places, et ainsi, à tour de rôle, la nuit durant.

Ces sentinelles avaient une faction de deux heures à faire avant d'être relevées.

Tant qu'il fit clair, les blancs pouvaient du haut de la palissade observer les gestes des Assinibouëls, mais quand la nuit devint de plus en plus dense, seuls les feux de ces redoutables ennemis des bois, étaient visibles comme d'énormes flambeaux.

Parfois, à l'oreille attentive des Français faisant le guet, des cris sauvages, de joie ou de méchanceté, arrivaient audessus de l'onde endormie.

Brossard montait la garde, de minuit à deux heures du matin. Du moins, c'était ce que lui avait assigné M. de Noyelles, mais ce dernier aurait été étrangement surpris s'il eût pu faire une ronde et

passer au poste du soldat déloyal, vers une heure du matin. Il aurait constaté l'absence de Brossard de son poste.

En effet, ce misérable, à cette heure-là, franchissait la rivière à la nage, et se présentait devant le chef des Assinibouëls. Il venait offrir de livrer le fort La Jonquière et ses habitants si l'on s'engageait en retour à se saisir de la Vérendrye, absent du fort, et de son ami de Noyelles, et à lui donner tous les effets ou habits que possédaient ces deux officiers. Il promettait aux indiens un riche butin, et neuf chevelures.

Les sauvages pouvaient-ils refuser cette offre avantageuse ? Brossard savait le contraire ; le chef lui jura tout ce qu'il voulut.

Ce drôle retourna donc avec diligence au fort, se félicitant intérieurement de ce que si, sa trahison réussissait, il mettrait enfin la main sur l'amulette de l'Aigle-Noir, et, maître du secret, il découvrirait le trésor sans tarder.

Son absence n'avait pas été remarquée, et le gremlin, tout heureux, relevé de sa faction, s'en alla, sur son lit du corps de garde, mûrir ses projets de trahison.

Au jour, M. de Noyelles ne mit qu'une sentinelle en faction et prit des dispositions pour recevoir les chefs Assinibouëls, qui viendraient fumer le calumet.

Vers les neuf heures, il était occupé dans sa chambre à préparer les présents qu'il donnerait pour se concilier les sauvages, quand Brossard vint lui dire que deux cents Assinibouëls environ venaient de s'introduire dans le fort. Mais ce que le traître ne dit pas, c'est que c'était lui qui leur avait donné accès dans l'enceinte fortifiée.

Ces indiens, tous armés, se dispersèrent en un instant dans toutes les maisons, et plusieurs entrèrent chez M. de Noyelles.

Il courut à eux et leur dit vertement qu'ils étaient bien hardis de venir en foule et armés chez lui.

L'un d'eux répondit en Kristinot qu'ils venaient pour fumer, ce à quoi le jeune officier leur dit que ce n'était pas ainsi qu'ils devaient s'y prendre, et qu'ils eussent à se retirer sur-le champ.

La fermeté avec laquelle il leur parla les intimida, surtout lorsqu'il mit à la porte quatre de ces sauvages les plus résolus, sans qu'ils eussent dit un seul mot de cette façon d'être éconduite.

Au même instant, l'un des soldats vint l'avertir que le corps-de-garde était en possession des Assinibouëls et qu'ils s'étaient rendus maîtres des armes. Pierre se hâta donc de ce rendre au corps-de-garde.

Il fit demander à ces sauvages, par Brossard, qui ne le lâchait pas d'une semelle, quelles étaient leurs vues, mais son interprète, qui le trahissait, lui dit qu'ils n'avaient aucun mauvais dessein. Un orateur Assinibouël, qui n'avait cessé de faire de belles harangues à l'officier, dit à Brossard que, malgré lui, sa nation voulait tuer et piller les Français.

A peine Pierre eut-il compris leur résolution, qu'il oublia qu'il fallait prendre les armes. Il se saisit d'un tison de feu ardent, enfonça la porte de la poudrière et, défonçant un baril de poudre sur lequel il promena son tison, il fit dire à ces barbares, d'un ton assuré, qu'il ne périrait point par leurs mains, mais qu'en mourant il aurait la satisfaction de leur faire subir son sort à tous.

Les braves Assinibouëls virent plutôt le tison et le baril de poudre défoncé qu'ils n'entendirent Brossard. Ils s'enfuirent à la hâte et en désordre, ébranlant considérablement la porte du fort, tant ils sortaient avec précipitation.

M. de Noyelles jeta bien vite son tison et n'eut rien de plus pressé que d'aller fermer la porte du fort.

Le péril dont il venait heureusement d'être délivré ne lui avait pas enlevé toute inquiétude ; Joseph pouvait revenir avec ses trois hommes et tomber aux mains des peaux-rouges, qui leur feraient certainement un mauvais parti.

Mais ces derniers s'éloignèrent bientôt et, le lendemain, de la Vérendrye rentra au fort avec ses compagnons, sains et saufs, et leur canot chargé de gibier.

Ils furent reçus avec joie par de Noyelles et les autres soldats (1).

Pierre mit aussitôt son ami au courant des faits de la veille, et lui apprit en même temps que, après l'évacuation pressée des sauvages, il avait constaté que Brossard avait disparu, entraîné probablement par les Assinibouëls.

— Mais pourquoi avais-tu permis à tout ce monde d'entrer dans le fort ? demanda Joseph. C'était extrêmement dangereux, et nullement nécessaire.

— Je ne leur ai pas donné accès au fort, et mes hommes interrogés sur ce point, m'assurent énergiquement être innocents de cette imputation : sauf Brossard que je n'ai pu questionner, puisqu'il a disparu.

— La figure de cet homme, déclara Joseph, ne m'allait pas du tout, mais ce ne serait pas une raison pour le juger. Depuis l'affaire de notre étrange et profond sommeil, qui a permis notre facile capture

par les Kinongé-Ouilini, j'ai des doutes sur l'honnêteté et la loyauté de ce gaillard envers nous ; et je t'avouerai bien, mon cher Pierre, que je le crois capable de nous avoir trahis encore une fois. Heureusement, ton courage nous a sauvés d'un désastre, ou plutôt, d'une mort terrible. Eh ! bien ; maintenant qu'il n'est plus avec nous, j'en suis content.

— Mais il devait avoir un motif pour agir ainsi ?

— Certes !... A mon avis, Brossard connaît quelque chose de notre secret, mais pas assez pour travailler seul.

— Tu te trompes, Joseph ; comment aurait-il réussi à connaître ce que nous avons toujours caché ? Personne n'a vu nos papiers, et nous n'avons jamais conversé ensemble sur ce sujet assez haut pour qu'une oreille indiscreète en bénéficiât.

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi, mais c'est mon opinion que je t'exprime... Et, maintenant, mon cher Pierre, j'ai à t'apprendre une bonne nouvelle : les petites cartes contenues dans l'amulette sont exactes ; car en remontant cette rivière jusqu'à sa source, j'ai presque côtoyé la montagne La Pipe ; j'ai passé à l'extrémité Est des deux Jumelles, et du mont Rond, et finalement nous nous sommes arrêtés entre les Crocs. J'en savais assez ; et je ne me suis pas attardé plus longtemps dans cette partie du pays. Il nous reste à combiner un plan pour extraire l'or du flanc de l'une des Jumelles, et déterrer la fameuse pépite près de la grotte, sans que nos hommes aient vent de nos affaires.

— Oui ; parce que la fièvre de l'or n'aurait qu'à s'emparer d'eux ; ils exigeraient part égale, et notre vie pourrait être en danger.

— C'est cela ! Et M. de Niverville qui doit venir bientôt !... Ne crois-tu pas qu'il serait préférable de le mettre dans le secret, lui ? demanda Joseph.

— Cela vaudrait mieux, en effet. Mais, s'il ne venait pas ?... Notre tâche serait de beaucoup simplifiée.

— Dans tous les cas, s'il ne vient pas à l'époque désignée, nous attendrons une quinzaine de jours encore ; après quoi, nous aurons carte blanche, car nous ne le reverrons qu'au printemps. Il aura été arrêté en chemin et ne parviendra pas jusqu'à nous ; ou bien il lui sera arrivé quelque chose à Paskoyac, un accident, une maladie, etc, l'empêchant de nous suivre.

Les jours qui suivirent cette conversation furent employés à la chasse aux alentours du fort. Les Français y allaient par deux, à tour de rôle. Ceci apportait un peu de variété à leur vie, et les familiarisait avec les environs de la Jonquière.

L'automne s'avancait ; et comme M. de Niverville ne paraissait pas, de la Vérendrye et de Noyelles commencèrent à croire qu'il ne viendrait pas.

XI

VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

Un beau matin, comme Joseph montait sur la plateforme principale près de la porte du fort, le soldat en faction lui apprit qu'il venait justement d'apercevoir vers le sud, très loin, une troupe de sauvages, selon toute probabilité, mais il ne pouvait distinguer s'ils appartenaient à une nation amie.

Alors le commandant à son tour scruta l'horizon au point indiqué. Il n'y avait pas à s'y tromper : plus d'une centaine d'hommes s'acheminaient au nord, et devaient indubitablement arriver au fort dans quelques heures.

Il convenait donc d'être en garde, dans le cas où les nouveaux venus auraient des tendances belliqueuses. Mais si leurs sentiments étaient pacifiques, la vue de soldats bien armés ne manquerait pas d'avoir un résultat salutaire.

M. de la Vérendrye fit prévenir ses soldats, et disposa tout pour repousser une attaque, si cette éventualité se produisait.

On s'alarmait à tort ; les sauvages signalés n'avaient aucune pensée ou projet sanguinaire—pour le moment du moins.

Ces gens appartenaient aux Yhatchéilini, peuplade nomade, vivant de chasse et de pêche.

Ils demandèrent la permission de se grouper autour du fort. Joseph ne voulut pas la leur accorder, mais leur permit de s'établir à l'ouest de son poste, à une centaine de mètres. De la sorte, il serait toujours facile d'exercer une surveillance plus efficace sur un point seul que sur les quatre côtés du fort.

Il eut la visite des principaux chefs.

Le calumet de la paix et de l'amitié fut allumé et fumé par les chefs et les deux officiers canadiens.

Puis, ayant fait des présents aux sauvages, Joseph les congédia. En partant, les Yhatchéilini lui firent promettre qu'il irait avec son frère blanc, les voir à leur ouigouams.

RÉGIS ROY.

(1) M. de Saint-Pierre raconte une aventure semblable qui lui arriva au fort la Reine.

PRÉCIEUX EN TOUT TEMPS

Si, la nuit, vous vous réveillez, et qu'une quinte de toux vous survienne, vous avez un remède qui arrêtera promptement votre mal. Avec le *Baume Rhumal* inutile de se lever, d'allumer du feu et de se préparer une potion calmante. Une petite cuillerée de *Baume Rhumal* calmera votre toux plus promptement et plus efficacement que ne peut le faire une tisane chaude ou un breuvage quel qu'il soit. De jour ou de nuit, le *Baume Rhumal* est un remède précieux pour quiconque tousse. Le *Baume Rhumal* se vend partout, 25c la bouteille.

CHOSSES ET AUTRES

—A West Corinth, Vt., on a récolté, cet automne, 41 minots de pommes d'un vieux pommier qui compte 86 ans d'existence.

—D'après le dernier recensement, la population de Toronto (Ontario) est de 181,220 habitants, et celle de Halifax (Nouvelle-Ecosse) 38,556.

IL N'Y A PAS DE PROFIT

C'est risquer sa vie sans profit que de négliger un rhume dont le traitement avec le *Baume Rhumal* n'exige aucun régime spécial tout en étant très agréable. On le vend partout 25c la bouteille.

—Il y a des moments où c'est un vrai bonheur pour la direction d'un théâtre que de pouvoir recommander tout particulièrement au public certaines productions. C'est alors le devoir de cette direction de faire toutes les annonces imaginables pour que son public soit informé de cette bonne aubaine. Charles Cowles et son admirable compagnie sont au Théâtre Royal. Ils jouent le beau drame *A Country Merchant* pendant toute cette semaine. M. Cowles est connu de tout le monde en Amérique, il rend à la perfection les rôles de campagne. Les autres acteurs sont aussi excellents, toute porte à croire que la cette semaine il y aura constamment foule au Théâtre Royal.

—Le numéro de novembre du *Monde Moderne*, qui contient 21 articles et 119 illustrations, est d'une variété copieuse. On peut dire qu'il n'est point de branches de l'entendement humain qui ne soient représentées dans cette revue qui a résolu le problème d'être tout à fait sérieuse sous un aspect amusant. Les illustrations, comme toujours, sont absolument charmantes.

—Le grand mélodrame d'Henry Arthur Jones *The Silver King*, est représenté cette semaine par la compagnie dramatique du Théâtre Français. Ce devrait être une occasion de réjouissance pour ceux qui ont entendu parler de ce drame et qui ont été dans l'impossibilité de payer le prix élevé qui a été exigé lorsque Wilson Barret est venu ici. Elles pourront, l'un des soirs ou l'une des après-midi de cette semaine, se retenir une place au coquet Théâtre Français, à un prix nominal et assister à une superbe représentation. Les gérants promettent une nouvelle mise en scène une bonne distribution de rôles et une excellente interprétation.

Parmi les artistes de vaudeville, nous remarquons Raymond Moore, le chanteur de ballades qui, il y a quelques années, a chanté avec un phénoménal succès "Sweet Marie" à tout l'univers. La dernière invention d'Edison, le Phantoscope projeté des tableaux animés sur un écran. Le professeur T.-J. Raymond exhibe une troupe chiens savants. Nous voyons aussi les comédiens O'Lynn, Hall et O'Lynn.

Où les médecins ne s'accordent pas

Il y a eu parfois des divergences d'opinions considérables au sujet des qualités thérapeutiques de la salspareille. En général, les autorités nient que cette plante ait aucune valeur médicale. "Ce n'est qu'un remède de vieille femme,"

PERTE DE LA VOIX
Après une Sévère Bronchite
GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvais qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer
Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

disent les auteurs. Et en somme ils ont raison. Il y a à peu près une douzaine de variétés de salspareilles, et sur cette douzaine, il n'y en a qu'une qui ait un pouvoir curatif réel. C'est pour cela qu'un homme qui n'a étudié que les onze autres variétés, est justifiable de dire qu'elle n'ont que très peu de valeur. La seule salspareille qui soit bonne, est celle qui, d'après C.-A. Monardes, médecin de Séville, a été importée du Honduras et transplantée en Espagne. C'est l'emploi de cette plante qui a fait de la salspareille d'Ayer la plus connue et la meilleure de toutes les autres variétés, par les guérisons merveilleuses des maladies du sang qu'elle a opérées. Demandez, *Le livre des guérisons*, par les guéris eux-mêmes. On l'envoie gratuitement. Adressez : J.-C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Pour
Les poitrinaires
Le
Baume
Rhumal
c'est
LA SANTÉ !!

Aucun remède ne vaut aujourd'hui le *Baume Rhumal* dont l'efficacité est attestée par tous ceux qui souffrent d'une affection de poitrine, toux, rhume, bronchite. Avec le soulagement renaît l'espérance, le courage, la force de lutter contre le mal, la volonté de guérir et la santé. On trouve le *Baume Rhumal* dans toutes les pharmacies : 25 cents la façon de 16 doses.

At "Korreet Shape" Boot Shop.

Nos chaussures ont le mérite inappréciable d'être toujours conformes au pied. Elles procurent le confort et l'aise, car elles sont modelées sur le pied humain et non sur des formes en bois.

Nos Chaussures en Veau pour Hommes aux prix spéciaux de \$3.00 et \$4.00 sont d'une valeur extra et sans rivale au Canada, comme qualité et style.

FRENCH & SMITH, SUCCESSEURS DE BURT and PACKARD Co.
235 ET 237 RUE ST-JACQUES.

Aux
Femmes
et aux
Jeunes
Filles
Pales
et
Faibles

Si vous êtes pâles et faibles prenez les fameuses **PILULES ROUGES DU Dr CODERRE.**

Le **BEAU MAL** ne résiste pas à l'action bienfaisante de ces pilules recommandées.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre**, renforcent, tonifient et purifient le système. Elles augmentent la matière colorante du sang donnent un beau teint et de la force.

Prix : 50 cents la bouteille
6 bouteilles pour \$2.50
Expédiées partout.

ÉCRIVEZ
COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
NORTH ADAMS MASS.

LA BANQUE D'ÉPARGNES DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL.

Avis est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars par action sur le capital de cette institution a été déclaré et sera payable à son bureau principal, à Montréal, le et après samedi, le 3 janvier 1897. Les livres de transferts seront fermés du 15 au 31 Décembre prochain, ces deux jours compris. Par ordre du bureau des directeurs. HY. BARBEAU, Gérant. Montréal, 30 Novembre 1896.

J. EMILE VANNIER
(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, RUE SAINT-JACQUES
"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 12, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

FAÇON : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, diète HÂLE, Rougeurs, Rides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — À l'état pur, il nettoie, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANÈS, Paris 83-Dans, 18

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.
A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

V. ROY & L.-Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs
162, RUE SAINT-JACQUES, 162
(Block Barron)
VICTOR ROY L.-Z. GAUTHIER
TELEPHONE : 2113

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER



L'Ouïe Rendu.

ZURICH, KAN., Sept. 15, 1894.
 J'ai donné le Tonique Nerveux du Père Koenig à un garçon de 9 ans, qui avait perdu l'ouïe à la suite de Scarlatine. Après en avoir pris 3 bouteilles, il était capable d'entendre et de parler, et malgré que les médecins eussent dit, qu'il n'entendrait jamais — il est parfaitement bien maintenant.
 Plusieurs autres personnes, ayant souffert de faiblesse des femmes d'autres maladies résultant de cette cause, prirent le Tonique Nerveux du Père Koenig d'après mes conseils et furent guéries.
 Dans mes voyages dans l'est du Kansas, comme missionnaire, les gens qui me demandaient mon avis, je leur recommandais le Tonique Nerveux du Père Koenig et il avait les effets désirés.

REV. J. B. VORNHOLT.

FREEMONT, ILL., Oct. 26, 1890.

Nous avons fait usage de 12 bouteilles de Tonique Nerveux du Père Koenig pour les nerfs et avons obtenu les effets désirés dans chaque cas.
 LES SŒURS DOMINICAINES

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
 Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie - Québec.



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débitures et autres valeurs désirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

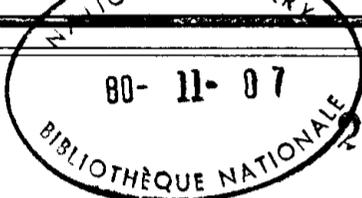
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

89, rue St-Jacques, Montréal.



LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigand, P. Q., \$1500 00	A. Ouinet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec ... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
François Parent, de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

U. PERREAU AUX DAMES

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblée, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE
 MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

UN TELEGRAMME DE

SANTA CLAUS !

Cher M. Carsley,

Je cheminais rapidement et sans difficulté, quand tout à coup les hideuses vaches marines firent leur apparition : Il y en avait des milliers. Je décidai donc de sortir le nouveau ballon donc je me suis servi pour aller au Pôle Nord, de prendre mon charriot, mon cerf et tout ce que je possède et de me confier au vent pour traverser sain et sauf des centaines de milles de glace et de neige et d'échapper aux vaches marines. Je vais monter en ballon — il faut que je me dépêche. Le ballon est presque gonflé et nous allons partir bientôt. Je vous téléphonerai demain pour vous donner des nouvelles de mon voyage en ballon. N'oubliez pas d'activer les fabricants de bonbons. Mes amitiés à tous les enfants.

Je demeure, votre ami fidèle,

SANTA CLAUS.

C'est le plus grand Magasin de Jouets du Canada

Notre département de jouets est peut-être deux fois aussi considérable que celui de n'importe quel autre magasin à Montréal, et les prix sont certainement de 10 à 15 pour cent plus bas que dans les autres magasins.

Un Régal pour les Enfants

Notre bazar est un véritable régala pour les enfants. Des centaines de dames accompagnées de leurs enfants ont visité hier notre bazar, et toutes ont été enchantées.

Un gilet riche pour votre femme

Rien de plus convenable pour un cadeau de Noël qu'un joli gilet bien chaud. La Cie S. Carsley, Limitée, a le plus grand fonds de marchandises du Canada où vous pouvez choisir aux plus bas prix.

Gilets pour Dames

Faits en cheviot diagonal noir, revers taillés carré, garnis de petits boutons, collet et manchettes en velours, coutures bordées partout, valeur régulière \$5.25. Le prix de la Cie S. Carsley, Limitée, \$2.95.

Gilets en Drap Couvert

Gilets en drap couvert, pour dames, nouvelle mode, grandes manches, revers fantaisistes, collet et manchettes de fantaisie, dos plissé de fantaisie. Vêtement très élégant, seulement \$5.30.

Gilets d'hiver pour dames, revers taillés carré, haut collet de tempête en caoutchouc, nouveau dos plissé, grands boutons de fantaisie, seulement \$12.50.

LA CIE S. CARSELEY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame